

EUDOXE
TRAGI-COMÉDIE



SCUDERY, Georges de
1641

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Août 2011

EUDOXE

TRAGI-COMÉDIE



par Monsieur DE SCUDERY

À Paris, Chez Augustin Courbé, imprimeur et libraire de
Monseigneur Frère du Roi, dans la petite salle du Palais, à la
Palme.

M. DC. XXXXI Avec Privilège de sa Majesté.

Représenté pour la première fois en 1633 au Jeu de
Paume de La Fontaine.

Eudoxe, aux dames.

Quoi que je ne paraisse pas devant vous, avec toute la pompe, et toute la magnificence, qu'ont accoutumé d'avoir, les personnes de ma condition : j'espère que vous n'oublierez pas, que j'ai porté des sceptres et des couronnes, que je me suis vue deux fois sur le trône ; et que les princes dont je suis sortie, ont été les maîtres de monde. Mais aimables et illustres dames, je ne vous fais pas souvenir de ma gloire, pour vous obliger au respect : il suffit que vous ayez quelque pitié de mes infortunes : et je ne vous parle de l'état glorieux où je me suis vue, que pour vous porter plus aisément à cette pitié, quand vous verrez celui où je suis réduite. Je crains qu'il ne se trouve des esprits assez injustes, pour dire que j'ai mérité mes disgrâces : et des censeurs assez sûrs, pour blâmer une affection toute pure et toute innocente. Il est de gens qui croient qu'on en peut jamais rien aimer rien sans crime, parce qu'il n'ont jamais rien aimé sans cela : et qui condamnent toute la terre, parce qu'ils en sont condamnés. C'est contre cette dangereuse espèce d'homme, que l'implore votre assistance : et c'est par votre propre gloire que je vous conjure de vouloir défendre la mienne. Dites leur donc, en parlant pour vous et pour moi, que l'honneur et l'amour sont toujours ensemble, que la vertu les a joints : qu'il est de flammes si pures, qu'elles n'ont jamais de fumée : et un feu si détaché de la matière, qu'il subsiste toujours sans elle, aussi bien que l'élémentaire. Dites leur que s'il se trouve des corps dans la nature, que le feu ne détruit jamais ; il en est de même des esprits dont l'innocence est à l'épreuve des plus ardentés affections. Dites leur que ces esprits amoureux et purs, sont dans le feu comme l'or : mais qu'il y sont comme lui sans altération, et sans que leur prix diminue. Enfin, illustres et belles dames, dites leurs encore, que la flamme que j'allumai dans Carthage, justifie celle qu'Ursace avait allumée en mon coeur : et qu'une personne qui voulut mourir, pour conserver sa pureté, n'avait garde de vivre pour la ternir. Que si leur courage inflexible ne se rend point, faites les souvenir qu'il est honteux, à des hommes de leur nation, de m'être plus inhumains, que ne me le furent et les Goths, et les Vandales : et que je serai bien malheureuse si je trouvais des monstres plus cruels en France, que je n'en rencontrai en Afrique : puisque l'une en est appelée la mère, et que quelques uns ont écrit, qu'il n'y en a jamais en l'autre. Si j'obtiens cette faveur de vous, pour la reconnaître en quelque façon ; je publierai par tout l'univers, que le civilité française est incomparable ; que le mérite des dames y est sans égal ; et que les beautés grecques cèdent aux vôtres, encore qu'une d'entre elles, ait embrasé toute l'Asie, et fait armer toute l'Europe.

ACTEURS

EUDOXE, impératrice d'Occident.
EUDOXE, sa fille.
PLACIDIE, sa fille.
GENSERIC, roi des vandales.
THRASIMOND, fils de Genséric.
OLIMBRE, chevalier romain.
URSACE, chevalier romain en habit d'exclave.
OLICHARSIS, africain.
ASPAR, africain.
TALERBAL, jardinier du roi.
Troupe de gardes.

La scène est devant le palais royal à Carthage.





ACTE I

SCÈNE I. Olimbre, Ursace, Olicharsis.

OLIMBRE

Enfin vous le voyez ce palais glorieux,
Où l'on retient l'objet qui plaît tant à vos yeux :
Mais gardez de savoir par votre expérience,
Qu'on perd un grand dessein par trop d'impatience :
5 Ursace en m'attendant suspendez vos douleurs ;
Faites qu'Olicharsis apprenne vos malheurs ;
Qu'il en sache le cours, qu'il en sache les causes ;
Et j'irai cependant savoir l'état des choses :
Nous voici dans Carthage, où tendaient vos désirs ;
10 Nous voici dans Carthage, où sont tous mes plaisirs ;
Et bientôt nous verrons avec un peu d'adresse,
La belle impératrice, et ma belle maîtresse.
Demeurez inconnu, puisqu'il vous est aisé,
Si vous n'usez point mal d'un habit déguisé ;
15 Ne précipitons rien, modérez votre envie,
Et pour l'amour d'Eudoxe, allongez votre vie :
Sauvez-vous pour sauver cet astre des beautés,
Et conquêtez un bien que vous seul méritez :
Si grande est sa vertu, la vôtre n'est pas moindre :
20 Rendez-vous sur le port, où j'irai vous rejoindre.
Vous, ne découvrez pas que nous soyons venus
Pour agir d'autant mieux, n'étant point reconnus :
Mais éloignez vos pas, ainsi que vos tristesses,
De cet appartement, où sont les trois princesses :
25 Enfin votre désir a satisfait vos yeux.

URSACE

Laissez-moi dans ce lieu que je préfère aux cieus :
Allez, mon cher Olimbre, où l'amour vous appelle,
Soyez autant heureux, que vous êtes fidèle,
Et si le sort détruit mon dessein hasardeux,
30 Souffrez enfin ma mort, et vivez pour nous deux.

OLICHARSIS

J'aborde comme vous aux rives africaines,
Quinze ans m'ont retenu dans des terres lointaines,
Où le desir d'apprendre avait porté mes pas,

Et je plains vos malheurs, mais je ne les sais pas.
35 Puisque par mon bonheur, ma foi vous est connue,
De grace, montrez-moi votre âme toute nue ;
Que je sache vos maux, pour vous en soulager ;
Je voudrais vous servir, veuillez donc m'obliger ;
Un bienheureux destin a fait notre rencontre ;
40 Je vous montre mon coeur, que le vôtre se montre ;
Au point où vos vertus ont su me le ravir,
J'affronterais l'Afrique, afin de vous servir ;
Et dans les grands périls, rencontrant des amorces,
Je perdrais Genseric au milieu de ses forces.

URSACE

45 Cher et fidèle ami, je n'ai pas le pouvoir
De cacher à vos yeux l'objet qu'ils veulent voir :
Je découvre un secret d'une importance extrême,
Mais en vous le disant, c'est le dire à moi-même :
Et ce serait pêcher, voyant votre pitié,
50 Contre le jugement, et contre l'amitié,
Si je ne vous contais la suite d'une histoire,
Difficile à souffrir, et difficile à croire :
Ecoutez donc enfin les effets différents
De l'amour et du sort, deux superbes tyrans.
55 Rome a vu ma naissance, et par mes destinées,
Constantinople a vu mes premières années,
Là je suivis mon maître, étant enfant d'honneur,
Dirai-je pour ma perte, ou bien pour mon bonheur ?
Olimbre aux mêmes lieux suivit le même maître ;
60 Le ciel nous fit aimer en nous faisant connaître ;
Notre sainte amitié commença lors un cours,
Qui ne saurait finir qu'en la fin de nos jours ;
Et dans les mêmes lieux, la suprême puissance,
(Ô courtois africain) fit notre connaissance :
65 L'empereur Théodose, accablé de langueur,
Et poussé d'un désir qu'il cachait en son coeur,
Obtient d'Honorius, dans le mal qui le presse,
Que Valentinian fasse un voyage en Grece :
L'empereur d'occident, afin de l'obliger,
70 Consent à ce départ, consent à s'affliger ;
Et dans le port d'Ostie, avec beaucoup de peine,
Il quitte son neveu sur la mer incertaine,
Où le vent favorable, et qui le fut toujours,
Nous mit dans le Bosphore en moins de quinze jours.
75 Je ne vous dirai point avec quelle allégresse
Ce prince fut reçu des peuples de la Grece,
Ni comme l'empereur qui s'en allait finir,
À notre heureux abord, sembla se rajeunir ;
Vous ne l'ignorez pas ; et ma seule infortune,
80 Dont le triste récit n'a rien qui n'importune,
Ne me fournit que trop, et de quoi discourir,
Et de quoi n'être plus, si je pouvais mourir :
Mais je crois que le sort dans ma peine éternelle
Me fit naître immortel, afin qu'elle fut telle ;
85 Car mon âme autrement aurait rompu ses fers,
Pour s'exempter plutôt des maux qu'elle a souffert,

OLICHARSIS

Poursuivez.

URSACE

C'est ici qu'il faut que je retrace
Dedans mon souvenir, mon heure et ma disgrâce,
Et que par un mélange, et de bien et de mal,
90 Je montre les effets de mon astre inégal :
Il m'éleva trop haut, pour n'avoir rien à craindre ;
Il m'a trop abaissé, pour souffrir sans me plaindre ;
Il me fit plus heureux que les rois ne le sont,
Et me fait plus souffrir que les damnés ne font :
95 Enfin je vis Eudoxe, et contre l'apparence,
Quoi qu'un sceptre entre nous mit de la différence,
Que son rang, et le mien, n'eussent aucun rapport,
Il fallut obeir aux volontés du sort.
J'opposai la raison à sa force infinie ;
100 Je tâcherais d'empêcher sa fière tyrannie ;
Je combattis longtemps ce superbe vainqueur ;
Mais il se fallut rendre, et perdre enfin son coeur.

OLICHARSIS

Quoi, vous aimâtes donc Eudoxe ?

URSACE

Je l'avoue,
Et soit que votre esprit, ou me blâme, ou me loue ;
105 Qu'il approuve ou condamne un étrange discours ;
Je l'aimais, je l'adore, et le ferai toujours.
Mais de quelques ardeurs que j'eusse l'âme atteinte,
Le respect imposa le silence à ma plainte ;
Je brûlais sans parler, dans mes feux innocents ;
110 Et je perdis mon coeur, mais non pas le bon sens.

OLICHARSIS

Qui lui découvrit donc votre secrète flamme ?

URSACE

Ha ! Ce furent mes yeux qui trahirent mon âme :
Les sentiments du coeur s'y peignirent trop bien ;
La princesse les vit, et je n'en savais rien.
115 Ô le divin objet qui s'offre à ma memoire !
Ce téméraire coeur se vit comblé de gloire ;
Il découvrit les pleurs dont j'avais l'oeil noyé ;
Mais quoi, cet Ixion ne fut pas foudroyé :
Car plus heureux que sage, en sa haute aventure,
120 Cet objet adoré de toute la nature,
Cette princesse illustre en ses rares vertus,
Fit voir quelque pitié des coups qu'il avait eus,
Et par certains regards obligeants, mais modestes,
J'appris qu'elle souffrait ses flammes manifestes,
125 Et que ce téméraire, en sa présomption

Enfin le désespoir exprima ma pensée.
Quoy (lui dis-je) madame, ainsi vous me quittez,
170 Et vous m'allez punir de mes temerités ?
Mais bien que je reçoive une sensible injure,
Non, non, ne craignez pas le titre de parjure ;
Je lis dedans vos yeux la peur que vous avez,
Je n'en parlerai point, puisque vous le savez,
175 Et dans quelque douleur que mon âme s'abîme,
Je dirai qu'elle est juste, en punissant mon crime ;
Que ma présomption mérite un châtement ;
Elle fut infinie, et tel est mon tourment :
Je souffre des douleurs que je ne saurais dire ;
180 Mille bourreaux secrets commencent mon martyre ;
Mon coeur est déchiré ; la tristesse et l'horreur,
Le desespoir, la mort, la rage, et la fureur,
Tout cela m'environne, et tout cela s'approche ;
Mais je les recevrai sans vous faire un reproche ;
185 Toujours, toujours l'amour gardera son pouvoir,
Et me tiendra toujours aux termes du devoir.
Je ne vous dirai point, qu'en brûlant de ses flammes,
L'amour malgré le sort peut égaler les âmes ;
Et que s'il agit bien sur deux esprits troublés,
190 Le sceptre et la houlette en seront assemblés.
Je ne vous dirai point, que suivant la nature,
Ceux qui veulent aimer la vertu toute pure,
Ne considerent pas, apres ce rare objet,
Si celui qui la montre, est monarque, ou sujet.
195 Je ne vous dirai point que votre âme royale
N'a jamais condamné ma flamme sans égale,
Quelle approuva mes feux, mes fers et mes liens ;
Et qu'en les approuvant, elle montra les siens.
Je ne vous dirai point, ô gloire des princesses,
200 Que par mille serments, et par mille promesses,
cette bouche adorable a souvent protesté
d'égaliser sa constance à ma fidélité.
Non, je n'en dirai rien ; et je ne parle encore,
Que pour jurer encor à celle que j'adore,
205 Que malgré son mépris, et son prompt changement ;
Que malgré ma colere, et mon ressentiment ;
Je regarde venir ce fatal hymenée,
Je regarde venir ma dernière journée,
Sans perdre le respect que je dois à son rang,
210 Et que je vais signer ce discours de mon sang.

OLICHARSIS

Et que répondit-elle à ces mots pleins de charmes ?

URSACE

son bel oeil le premier répondit par des larmes :
Mille profonds soupirs, qui sortaient à la fois,
Empêchèrent longtemps l'usage de sa voix ;
215 Mais enfin, s'efforçant contre la violence
Des sanglots redoublés qui causaient son silence,
Elle me protesta, que ses feux innocents
N'avaient jamais été plus vifs, ni plus puissants,
Et que sa flamme aussi n'étant point criminelle,
220 Elle me promettait de la rendre éternelle ;

Et que sans offenser l'honneur de son époux,
L'amour et la vertu règneraient entre nous.
Elle me conjura de prendre connoissance
De ce qu'elle devait à sa haute naissance ;
225 Et de considérer que les filles des rois
Ne pouvaient conserver la liberté du choix.
Que la raison d'état qui croit tout legitime,
Fait souvent d'une reine une pauvre victime,
Et conduit au supplice un esprit amoureux,
230 Que le trône éclatant ne saurait rendre heureux,
Mais qu'il faut obeir à cette loi fatale :
Qu'au reste, son amour qui n'eut jamais d'égale,
Aurait la même force, et la même douceur,
changeant le nom d'amante au chaste nom de soeur :
235 Que j'étais assuré, qu'une flamme infidèle,
En cette occasion, ne disposait point d'elle ;
Que le devoir tout seul me la venait ravir ;
Et qu'enfin je vécusse afin de la servir.

OLICHARSIS

Quels furent vos pensées, alors pour la princesse ?

URSACE

240 Malgré ma passion, je connus sa sagesse ;
Et lors que la raison eut assez combattu,
Je me jette à ses pieds, adorant sa vertu :
Doux et puissant esprit (lui dis-je avec des larmes)
Puisque vous le voulez, mon amour rend les armes ;
245 Mais si vous conservez pour moi quelque pitié,
Joignez en ma faveur, l'amour, et l'amitié ;
Je ne demande point de plus parfaite joie,
Si vous pouvez souffrir, que j'aime, et que je voie.
L'un et l'autre (dit-elle) est juste en vos malheurs,
250 Lors elle me quitta, voulant cacher ses pleurs.

OLICHARSIS

Ô merveilleux amour ! ô vertus adorables !
Amants, que la sagesse a fait incomparables !

URSACE

Ainsi ce grand hymen s'achève en peu de jours :
Mais pour n'allonger pas un si triste discours,
255 Vous savez, cher ami, sans que je vous le die,
Qu'ils eurent en neuf ans, Eudoxe et Placidie ;
Et qu'Olimbre amoureux de ce soleil naissant,
Fit naître en son berceau, son amour innocent,
Je dis pour Placidie, et son âme enflammée
260 L'aima dès sa naissance, et l'a toujours aimée ;
Et par un sort égal à sa fidélité,
Il engagea si bien cette jeune beauté,
Que la suite des ans en augmentant son âge,
N'a fait que l'obliger à l'aimer davantage.
265 Mais en ce même temps, un funeste accident
Ravit Honorius, empereur d'occident :
Mon maître prend la route où son désir aspire,
Afin d'aller à Rome établir son empire :

Là sa femme le suit, et nous le suivons tous :
 270 Et le vent favorable, et la mer sans courroux
 Nous met au bord du Tibre, où le plus grand des princes
 Reçoit les complimens de toutes ses provinces,
 Et va revoir après le sceptre dans la main,
 La maîtresse du monde et du peuple romain.
 275 Lors Valentinian s'engage dans un crime ;
 Car il donne Isidore au sénateur Maxime,
 Et se laissant conduire au conseil des valets,
 Il trompe cette dame, et la force au palais.
 Elle dans la douleur, dont son âme est atteinte,
 280 Le dit à son époux, et meurt après sa plainte.
 Lui, conserve en son coeur, aussi triste que fin,
 Un désir de vengeance, et l'exécute enfin.
 Il corrompt par presents les gardes de son maître,
 Le fait assassiner, et ce barbare traître
 285 S'empare de l'empire, et son voeu s'accomplit,
 Il prend de l'empereur, et le trône, et le lit ;
 Et l'amour qui se mêle à sa rage obstinée,
 Force l'imperatrice à ce triste hymenée.
 Hélas ! J'étais absent en ce jour plein d'effroi ;
 290 Notre fidèle Olimbre était avec moi ;
 L'impératrice en vain nous appelle à son aide ;
 Nous arrivons trop tard, la chose est sans remède ;
 Mais ce mari brutal, ce lâche usurpateur ;
 Lui parlant d'une mort dont il était l'auteur,
 295 Dans la stupidité qui règne en sa pensée,
 Découvre ce secret à sa femme offensée.
 Un désir de vengeance alors la posséda ;
 De venir en Afrique elle me commanda,
 J'oblige Genseric par l'objet de ses larmes,
 300 De voir notre Italie, et d'y porter ses armes.
 Il s'embarque, il arrive, il prend Rome à l'instant ;
 Maxime lui résiste, et meurt en combattant ;
 Et ce prince Vandale, enfin par sa puissance,
 Voit la reine du monde en son obéissance.
 305 Olimbre fut aimé de ce puissant vainqueur ;
 Et Thrasimond son fils abandonna son coeur
 À la princesse Eudoxe ; ô souvenance amère !
 Genseric fut touché des charmes de la mère ;
 Au point où j'espérais être le plus heureux,
 310 Ce prince pour me perdre en devint amoureux.
 Il soupire, on le fuit, mais enfin il s'explique :
 Et reprenant dans peu la route de l'Afrique,
 Force l'impératrice (insensible qu'il est)
 À suivre toute en pleurs le chemin qui lui plaît.
 315 Moi qui me vois ravir la seule chose aimée,
 J'assemble mes amis, j'attaque son armée ;
 Mais le nombre plus fort accable la vertu,
 Et tout percé de coups, je me vois abattu.
 Ce vandale passe outre, orgueilleux de sa proie,
 320 Et fait voile aussitôt avec toute ma joie.
 Lors dans un désespoir qui n'a point de pareil,
 Je veux mourir, Olimbre oppose son conseil,
 Qui me force de vivre au milieu de mes peines ;
 Nous suivons Genseric aux rives africaines,
 325 Et dessous cet habit qui me rend inconnu,
 Pour vaincre ou pour mourir je suis ici venu,

Résolu de sauver ces trois grandes princesses,
Ou de voir en ma fin celle de mes tristesses.
Et pour être à Carthage un peu plus sûrement,
330 Un des miens en ces lieux a fait adroitement,
Que le bruit de ma mort passe pour véritable,
Et que chacun ici la croit indubitable.
L'impératrice même a l'esprit abusé
Du bruit faux et trompeur d'un trépas supposé ;
335 J'ai par ce même bruit sa constance éprouvée,
Et personne que vous ne sait mon arrivée :
Voilà, mon cher ami, la gloire et le tourment
Du plus infortuné qui fut jamais amant ;
Mais je retourne au port :

OLICHARSIS

Moi, si la longue absence
340 Auprès de Genseric n'a détruit ma puissance,
J'adoucirai peut-être un si cuisant souci.
J'entends venir quelqu'un, éloignons-nous d'ici.

SCÈNE II.

EUDOXE

Stances

Et bien, raison impérieuse,
Je vais céder, et t'obéir :
345 Je veux aimer, il faut haïr,
Suivant ta force injurieuse,
Trahir son coeur, suivre ta loi,
Et se rendre injuste après toi.
Parle, parle donc à mon âme,
350 Sévère et fâcheuse raison ;
Dis-lui qu'on nous tient en prison,
Exagère, condamne, blâme,
Peints affreux ce qu'on voit charmant,
Et fais un monstre d'un amant.
355 Père cruel, fils pitoyable,
Prince inhumain, amant discret,
Hélas, qu'en ce tourment secret,
Ma douleur se rend effroyable :
Et combien j'ai peu de pouvoir,
360 Entre l'amour et le devoir !
Ô ciel, que ma peine est extrême,
En ce dessein mal affermi !
Genseric est notre ennemi ;
Il est vrai, mais son fils nous aime ;
365 Et pourquoi voulons-nous blâmer,
Celui qui n'a rien fait qu'aimer ?
Quoi donc, la perte d'un empire,
Et celle de la liberté,
Plus chère que n'est la clarté,
370 Souffriront-elles qu'on soupire ?
Si ce n'est pour mieux détester
La main qui nous les vient ôter.

Mais n'avons-nous pas connaissance,
En ce fatal et triste jour,
375 De l'extrême force d'amour,
Quand il est joint à l'innocence ;
Malgré le crime paternel,
Thrasimond n'est point criminel.
Quoi, peux-tu balancer encore,
380 À quoi sert de dissimuler ?
N'as-tu pas permis de parler
Au parfait amant qui t'adore ?
Veux-tu choquer ton bien naissant,
Si l'impératrice y consent ?
385 Enfin, Eudoxe infortunée,
Il faut te résoudre à ce choix :
Et bien amour, je suis tes lois ;
Raison te voila condamnée ;
Souviens-toi, si mon coeur a tort,
390 Qu'il suit le parti du plus fort.
Souviens-toi... mais silence, ici l'impératrice
Va prononcer l'arrêt, qu'il faut que je subisse :
Ô ciel, si ta pitié daigne écouter mes vœux,
Fais pencher son esprit du côté que je veux !

SCÈNE III.

L'Impératrice, Eudoxe.

L'IMPERATRICE

395 Eudoxe, écoutez bien tout ce que je vais dire :
Vous savez que le sort nous a ravi l'empire ;
Que nous avons perdu jusqu'à la liberté,
Et que même l'espoir ne nous est pas resté.
Que l'empereur est mort, qu'Ursace l'est de même ;
400 Et pour dernier malheur, qu'un roi barbare m'aime ;
Qu'il nous tient en prison en ce bord étranger,
Et réduit mon honneur à l'extrême danger ;
Car à quelque douleur que je sois condamnée,
Je ne puis consentir à ce triste hymenée ;
405 Et je ne cele point, qu'Ursace avait ma foi,
Et qu'il l'aura toujours au sépulcre avec foi.
Ainsi je prévois bien, s'il faut que je m'oppose,
Que celui qui peut tout, osera toute chose ;
Et que pour éviter son insolent effort,
410 Il faudra me sauver dans les bras de la mort.
Considérez, ma fille, en cet état funeste,
Ce que nous pouvons faire, et quel espoir nous reste :
Vous seule enfin pouvez empêcher mon trépas.

EUDOXE

Hé ! Madame, comment ?

L'IMPERATRICE

415 La fortune changeante et peut être lassée,
Semble se contenter de ma peine passée ;
Ne m'interrompez pas.

Elle nous offre un port, elle nous y semond ;
Elle vous donne enfin le coeur de Trasimond ;
Ce prince généreux, vient de m'ouvrir son âme ;
420 Il vient de me montrer son respect et sa flamme ;
Vous seule êtes l'objet de ses chastes désirs,
Et vous seule causez sa peine et ses plaisirs ;
Eudoxe, partagez mon dessein et ma joie,
Servons-nous du bonheur que le ciel nous envoie ;
425 Secondez mes souhaits, acceptez cet époux ;
Il est sage, il est prince, il est digne de vous ;
Et nous opposerons (ainsi que je l'espère)
La prudence du fils, à la fureur du père ;
Et par là nous pourrons éviter sa rigueur.

EUDOXE

430 Madame, c'est à vous à gouverner mon coeur,
Et vous pouvez agir de puissance absolue ;
Puisque vous le voulez, m'y voilà résolue.

L'IMPERATRICE

Je n'attendais pas moins d'un esprit si bien né :
Puissez-vous posséder plus d'heures que je n'en ai,
435 Pour vous récompenser de cette obéissance.
Ha ! Madame, on doit tout, quand on doit la naissance.

L'IMPERATRICE

Ce prince généreux peut nous servir ici,
Si son père entreprend...

EUDOXE

Madame le voici.

SCÈNE IV.

Genséric, Aspar, Olicharsis.

GENSERIC

Enfin, Olicharsis, ce discours m'importune :
440 Il choque mon amour, et ma bonne fortune ;
Il détruit mes plaisirs, non, je n'en ferai rien.

ASPAR

Ainsi doivent agir les grands rois, pour leur bien.

OLICHARSIS

Ha ! Seigneur rappelez dedans votre mémoire,
Ce qu'on doit à l'honneur, ce qu'on doit à la gloire :
445 Le nom de Genseric a volé jusqu'aux cieux,
Ne vueillez point détruire un bruit si précieux ;
Et par une action digne d'être blâmée,
Imprimer une tâche à votre renommée :
Fuyez, fuyez l'amour, qui veut vous suborner,
450 Et le mauvais conseil qu'on tâche à vous donner.

GENSERIC

Cruel Olicharsis, que veux-tu que je fasse ?
Un puissant ennemi me suit de place en place ;
Qui force les mortels à recevoir ses lois ;
Qui commande partout, qui règne sur les rois ;
455 Qui tout impérieux, se soumet les plus braves ;
Qui n'a point de sujets, qui n'a que des esclaves ;
Et qui change pour moi, par mille maux soufferts,
Ma couronne en son joug, et mon sceptre en ses fers.
Rien pour ce fier tyran ne se trouve impossible :
460 Un trône est élevé, mais non inaccessible ;
Il y blesse un monarque au milieu de sa cour ;
Et comme moi, tout cède au pouvoir de l'amour.
Mon âme, Olicharsis, s'est assez défendue ;
Elle n'en pouvait plus, quand elle s'est rendue ;
465 J'ai fait armes de tout en cette extrémité,
Pour sauver mon repos avec ma liberté :
Mais inutilement, contre sa tyrannie :
J'opposais ma raison, ce tyran l'a bannie ;
J'opposais mon devoir, il ne m'écoutait pas ;
470 J'opposais mon honneur, il m'offrait des appats ;
Et par mille beautés ayant séduit mon âme,
Malgré ma résistance, il y porta la flamme ;
Je pris Rome, il me prit, et possédant mon coeur,
Il me fit voir captif, lorsque j'étais vainqueur.
475 Ne m'accuse donc plus, mais apprend à te taire :
Si je fais une erreur, est-elle volontaire ?
C'est moi qui me dois plaindre, aimant une beauté,
Qui n'a pour mon amour, que de la cruauté,
Du mépris, de l'orgueil, et de qui l'âme altière,
480 Ne considère point qu'elle est ma prisonnière,
Et qu'un coeur qui peut tout, et qu'un coeur irrité,
Peut enfin se porter à toute extrémité.

ASPAR

Vous avez bien connu par votre expérience,
Que son orgueil provient de votre patience :
485 Vous avez trop souffert, son mépris insolent ;
Et le feu de l'amour n'a paru que trop lent :
Qu'un sujet amoureux, souffre cette contrainte ;
Qu'il adore en tremblant, qu'il n'agisse qu'en crainte ;
Mais il faut qu'un monarque en recevant la loi
490 D'un oeil impérieux, face l'amour en roi.

OLICHARSIS

Mais il faut qu'un monarque, en l'état où nous sommes,
Soit plus sage en effet que le commun des hommes ;
Qu'il règne sur soi-même, en régnant sur autrui ;
Et qu'il prenne la loi, qu'on doit prendre de lui.

GENSERIC

495 Mais il faut donc qu'un roi se résolve à sa perte.
Mais il faut donc tenir ma sépulture ouverte ;
Mais il faut donc mourir, car enfin mon trépas
Dépend d'aimer encor, et ne posséder pas.

ASPAR

Et qui peut s'opposer à cette jouissance ?

OLICHARSIS

500 Et son aversion, et sa haute naissance :
Car enfin tout esprit est né libre, est né franc,
Et l'on ne force point les femmes de son rang.

GENSERIC

Mais doit-on mépriser le vainqueur d'un empire ?
Mais doit-on mépriser un amant qui soupire ?

ASPAR

505 Oui seigneur on le doit, quand sa facilité,
Souffre qu'on le méprise, avec impunité :
Celui ne connaît pas les droits d'une couronne,
Qui n'use absolument du pouvoir qu'elle donne.

OLICHARSIS

Ô le mauvais conseil !

ASPAR

Utile,

OLICHARSIS

Vicieux,

ASPAR

510 Plaisant.

OLICHARSIS

Mais deshonnête, et déplaisant aux dieux :
Ha ! Seigneur, évitez cet affreux précipice :

ASPAR

À qui peut tout oser toute chose est propice.

OLICHARSIS

Il vous pert.

ASPAR

Je vous sauve.

OLICHARSIS

Il vous nuit.

ASPAR

Je vous sers.

GENSERIC

515 Que doit faire un esclave accablé de ses fers ?
À quoi se doit résoudre une âme infortunée ?
Mais qui tient en ses mains sa bonne destinée.
Qui peut faire son sort, heureux, ou malheureux :
Ha ! Qui peut consulter n'est pas bien amoureux !
520 Courons, courons au bien que l'amour nous présente ;
Si la chose n'est juste, au moins elle est plaisante ;
Nous avons trop languï, nous avons trop souffert,
Le respect nous détruit, la constance nous perd :
Il faut, il faut oser, il faut tout entreprendre,
Et forcer l'ennemi qui ne se veut pas rendre :
525 Allons donc le sommer pour la dernière fois ;
Et lui faire éprouver ce que peuvent les rois.



ACTE II

SCÈNE I.

Ursace, Olicharsis, Olimbre.

URSACE

Il prétend (dites-vous) forcer l'impératrice ?

OLICHARSIS

Il n'est point de conseil dont son coeur ne s'aigrisse :
Il prend un bon avis, pour une trahison,
530 Et ne peut écouter la voix de la raison.
Par celle d'un méchant, son âme est obsédée ;
Et son âme s'égare, étant si mal guidée.
Aspar, le traître Aspar, qui peut tout aujourd'hui,
Lui fait prendre un dessein lâche et digne de lui :
535 Je vous en avertis, cher Ursace, et je tremble,
Que quelqu'un en ce lieu ne nous surprenne ensemble,
Elle serait perdue, et nous serions perdus :
Séparons-nous plutôt, de peur d'être entendus.
Je retourne au palais ;

OLIMBRE

Allez, ami fidèle,

OLICHARSIS

540 J'observerai ce prince, et je prendrai soin d'elle.

URSACE

Ô le plus malheureux qui respire le jour,
Objet de la colère, et du sort, et d'amour !
Toi qui te vois en butte aux traits de leur envie ;
Ursace infortuné, perds, perds enfin la vie ;
545 Contente la rigueur de l'amour et du sort ;
Et finis tant de morts, par une seule mort.
Au milieu des malheurs que le destin t'envoie,
Tu peux te consoler par une triste joie,
Puisque tu sais qu'Eudoxe a longtemps résisté,
550 Et qu'elle ne se rend qu'à la nécessité ;
Qu'elle combat encor contre une âme si noire ;
Ursace, c'est assez, c'est même trop de gloire ;
Entre dans le tombeau, fait qu'elle puisse enfin,

Quand tu ne seras plus, obéir au destin ;
555 Il est juste, il est juste, autant qu'elle est fidèle ;
Tu ne méritais pas l'honneur d'être aimé d'elle.
Tu fus trop téméraire, et l'orgueil te perdit,
Qu'un roi l'emporte donc : mais lâche qu'as-tu dit ?
Celle dont la vertu n'aura point de seconde,
560 Celle qui commandait à la moitié du monde,
Qui tenait en ses mains l'empire d'occident,
Souffrira donc enfin un si triste accident ?
Et tu pourras souffrir qu'un vandale, un barbare
Emporte insolemment une beauté si rare ?
565 Tu mourras sans le perdre, et sans la secourir ?
Ha ! Lâche, meurs plutôt, d'avoir voulu mourir.
Entends, entends la voix de la triste princesse,
Qui se mêle à ses pleurs, qui t'appelle sans cesse,
Qui signale en ce lieu son amour et sa foi,
570 Et qui semble te dire, Ursace, sauve-moi.
Pardonne, chère Eudoxe, au dessein qui te fâche :
Ce coeur est affligé, mais ce coeur n'est point lâche.
Il a voulu mourir, te voyant enlever,
Il veut vivre et mourir, afin de te sauver.
575 Allons, allons, Olimbre, où la fureur m'emporte ;
Il n'est point de palais, ni de garde assez forte,
Pour retenir un coeur qu'on ne peut surmonter.
Le trône a des degrés par où l'on peut monter :
C'est en vain qu'un tyran y veut cacher son crime ;
580 Qui ne vit point en roi, n'est pas roi légitime ;
Et qui ne sauve point sa reine d'un malheur,
Est perfide sujet, ou soldat sans valeur.
À la mort, à la mort, ou plutôt à la gloire ;
La fortune aujourd'hui ne tient point la victoire ;
585 Elle dépend de nous, elle est en cette main ;
Elle s'en va punir ce monarque inhumain ;
Rien ne peut s'opposer à ma juste vengeance :
Mais un si haut dessein veut de la diligence ;
Ne perdons point de temps, et montrons aujourd'hui,
590 Qu'en méprisant sa vie, on tient celle d'autrui.

OLIMBRE

Je suis prêt de mourir, et pour votre service,
Et pour ma Placidie, et pour l'impératrice :
Ursace, aucun péril ne peut m'épouvanter,
Et je n'en connais point que je n'ose tenter.
595 Mais quoi, notre espérance est sans doute détruite ;
Si la force en ce jour agit sans la conduite :
Au milieu de sa cour, assassiner un roi,
C'est se perdre sans fruit, et tout perdre avec soi,
Attendons, il s'agit d'une affaire trop grande.

URSACE

600 Hélas, trop sage ami, que veux-tu que j'attende ?
Qu'un barbare insolent me ravisse mon bien ?
Qu'il m'enlève un trésor, qu'il ne me laisse rien ?
Et que je sois venu sur les rives d'Afrique,
Pour rendre ma disgrâce, ou ma honte publique ?
605 Qu'Ursace n'ait vécu sans joie et sans bonheur,
Que pour mourir après, sans gloire, et sans honneur ?

Qu'il soit sans sentiment, sans force, et sans courage ?
Qu'il soit sans déplaisir, sans colère, et sans rage ?
Ha ! Cela ne se peut, cela ne se doit pas ;
610 Ce mal a quelque chose au-delà du trépas ;
Vivre ainsi, n'est pas vivre, ô funeste mémoire !
C'est mourir pour l'honneur, et survivre à sa gloire.

OLIMBRE

Ne précipitons rien ;

URSACE

Mais précipitons tout ;
Poussons, poussons plutôt le malheur jusqu'au bout ;
615 La tempête finit, alors qu'elle est extrême ;
Et l'on peut se sauver par le naufrage même.

OLIMBRE

Attendez, attendez ;

URSACE

Ha ! J'ai trop attendu :

OLIMBRE

Vous perdez...

URSACE

Quoi, je perds, ne suis-je pas perdu ?

OLIMBRE

Mais vous perdez encor par votre impatience,
620 Mais vous perdez encor par votre violence,
L'objet de vos désirs et des miens ;

URSACE

Et pourquoi ?

OLIMBRE

Lorsqu'un peuple irrité verra meurtrir son roi,
Croyez-vous qu'il pardonne à ces pauvres princesses
Qui seront le sujet de toutes ses tristesses ?
625 Non, ne vous flattez point, ce peuple furieux
Viendra les égorger, et peut-être à vos yeux :
Lors en vain nous mettrons notre force en usage,
Et leur sang jaillira jusqu'à votre visage.

URSACE

Ha ! Cruel je me rends, et tu m'as su forcer ;
630 Mon cœur ne peut souffrir un si triste penser ;
Il faut sauver Éudoxe, et suivre ton envie,
Puisque tu me fais voir qu'il s'agit de sa vie.
Vous, desseins criminels, abandonnez mon cœur,
Cédez à Genseric, qui doit être vainqueur ;
635 Et vous, cœur affligé, mourant pour l'amour d'elle,

Soyez moins généreux, pour être plus fidèle ;
Préférez l'intérêt d'un objet si charmant ;
Faites-la vivre en reine, et mourez en amant ;
Oui, oui, c'est pour vous seul que la tombe est ouverte ;
640 Gardez de l'engager dans votre triste perte ;
Mourez plutôt cent fois, mais mourez inconnu ;
Sans lui faire savoir que vous soyez venu ;
Ainsi le veut le sort, dont la force est extrême,
Ainsi le voulons-nous, et l'amour, et moi-même.

OLIMBRE

645 À se désespérer, votre esprit est trop prompt :
Allons chercher encor le Prince Thrasimond ;
Vous savez que l'amour lui fait sentir sa flamme,
Et que la jeune Eudoxe a pouvoir sur son âme ;
Vous savez que ce prince a beaucoup de vertu ;
650 Lui seul peut relever votre esprit abattu ;
Lui seul peut s'opposer au dessein de son père ;
Et nous rendre à la fin la fortune prospère.

URSACE

Allons, mais souviens-toi s'il arrive un malheur,
Que ta voix seulement arrêta ma valeur.

OLIMBRE

655 J'ouï du bruit, passons vite.

SCÈNE II.

L'Impératrice, Eudoxe, Placidie.

L'IMPERATRICE

Ainsi quoi qu'il arrive,
Si le corps est captif, l'âme n'est point captive ;
Sa liberté natale est un riche trésor,
Que même dans les fers, elle conserve encor ;
Et que tous les tyrans, avec leur insolence,
660 N'ont jamais pu soumettre à tant de violence.
Ils peuvent renverser des empires entiers ;
En arracher le sceptre aux justes héritiers ;
Sur la tête des rois, par un orgueil extrême,
Marcher en s'élevant jusqu'à leur trône même :
665 Mais encor que leur vice en paraisse vainqueur,
Ils ne sauraient forcer la liberté du coeur.
Cette place est trop forte, et de trop d'importance ;
On ne la prend jamais que par intelligence ;
Contre elle aucun effort n'a jamais réussi,
670 Et quand elle est surprise, elle veut l'être aussi.
En vain de Genséric, la force, et la fortune,
Tâchent de soutenir l'amour qui m'importune ;
En vain sa cruauté me retient en prison ;
En vain il m'interdit le fer et le poison ;
675 En vain tant de malheurs secondent son envie ;
Je sortirai de tout, en sortant de la vie.
Vous qui tenez le jour, et du ciel, et de moi ;

Si je le perds ici par la fureur d'un roi,
Apprenez à combattre avec les destinées,
680 Et n'oubliez jamais ce que vous êtes nées :
Témoignez au tyran qui règne en cette cour,
Qu'on vous mit dans la pourpre, en vous mettant au jour,
Et malgré la rigueur du joug qui vous oppresse,
Que vous êtes du sang des empereurs de Grece :
685 Et qu'enfin votre père obtint du genre humain,
Et le nom de César, et l'empire romain.

PLACIDIE

Que votre majesté, s'il lui plaît, se console ;
Cette vertu sublime, apprise en son école,
Ne permettra jamais à nos jeunes esprits
690 De la perdre de vue, au sentier qu'elle a pris.

EUDOXE

Oui nous voulons l'aimer, oui, nous la voulons suivre,
Et soit que votre coeur veuille mourir ou vivre,
Qu'il conserve la vie, ou qu'il coure au trépas,
Madame, assurez vous que nous suivrons vos pas.

L'IMPERATRICE

695 Ha ! Le voici venir, cet importun vandale.

SCÈNE III.

Genséric, L'Impératrice, Eudoxe, Placidie.

GENSERIC

Après une amitié qui n'eut jamais d'égale,
Après avoir passé des mers pour vous venger,
Et vaincu pour cela tout un peuple étranger ;
Avoir couru si loin de ma natale terre ;
700 Armé tant de vaisseaux, et tant de gens de guerre ;
Fait punir l'assassin de votre cher époux,
Seulement pour vous plaire, et pour l'amour de vous :
Mais tout cela n'est rien, non ce n'est rien, madame ;
Mais après que l'amour vous a donné mon âme ;
705 Après mille devoirs rendus à vos beautés,
Les armer contre moi de mille cruautés,
Par elles chaque jour attenter à la vie
De celui qui vous sert, et qui vous a servie,
Ha ! Madame, c'est trop ; et votre jugement,
710 En cette occasion s'égare assurément :
De quels profonds respects ne vous ai-je honorée ?
N'êtes-vous pas servie, ou plutôt adorée ?
Ne commandez-vous pas en ces lieux plus que moi ?
Ne fais-je pas l'esclave, encor que je sois roi ?
715 Et moi qui fais trembler, et l'Europe, et l'Afrique,
N'ai-je pas trop souffert, votre humeur tyrannique,
N'ai-je pas enduré sans oser murmurer,
Ce qu'un simple sujet ne pourrait endurer ?
Enfin tant de mépris et tant d'ingratitude,
720 Un orgueil si constant, un traitement si rude,

Un esprit inflexible, un coeur sans amitié,
Un coeur qui ne connaît, ni raison, ni pitié,
Forcent ma patience, au milieu de mes larmes
De se désespérer, et de prendre les armes.
725 Elle les prend madame, et dans l'extrémité,
Ou vous avez réduit mon courage irrité,
Tout ce que je puis faire en l'état où nous sommes,
En présence du ciel, en présence des hommes,
C'est de vous protester pour la dernière fois,
730 Que si votre rigueur, n'est sensible à ma voix ;
Si vous ne vous portez à m'être moins cruelle ;
Si vous ne recevez une ardeur mutuelle ;
Si vous ne recevez un sceptre tant offert ;
Je vaincrai par la force, un orgueil qui me perd :
735 Madame songez-y, sans tarder d'avantage,
Car je suis Genséric, et je suis à Carthage.

L'IMPERATRICE

Seigneur avec raison ce discours me surprend :
Je ne l'attendais pas d'un monarque si grand :
Je sais qu'il est certain que vous m'avez servie,
740 Et je m'en souviendrai le reste de ma vie :
Mais tenant ce service, et si grand et si cher,
Il n'était pas besoin de me le reprocher.
Et moins encor seigneur était-il raisonnable,
De me faire un discours qui n'est pas pardonnable,
745 Qui vous offense plus, qu'il ne peut m'offenser,
Puisqu'un prince bien né, n'y peut jamais penser.
Je ne le puis souffrir, ni m'imposer silence ;
Non, je ne puis souffrir ce mot de violence ;
Il choque mon honneur, il fait tort à mon sang,
750 Et ne se doit point dire, à celles de mon rang.
Oubliez-vous seigneur, que cette infortunée
Deux fois impératrice, et deux fois couronnée,
A tenu si longtemps le sceptre dans sa main,
Compagne d'un César, d'un empereur romain,
755 Et que je suis enfin pour ne dire autre chose,
Fille d'Athenais, fille de Théodose ?
Et qu'on a vu souvent, mon père, et mon époux,
Paraître sur le trône, et des rois à genoux.
Ha seigneur, parlez mieux, et rentrez en vous-même ;
760 Les princes peuvent perdre, et sceptre et diadème
C'est un renversement que l'on a vu cent fois,
Et qu'on peut voir encor ; mais ils sont toujours rois.
Ne vous suffit-il pas de me tenir captive ?
De me faire languir sur une étrange rive ?
765 Et loin des bords du Tibre, où j'ai regné longtemps,
Empêcher le secours de la mort que j'attends ?
Voulez-vous m'offenser, voulez-vous qu'on vous blâme.
Voulez-vous que les fers, opriment jusqu'à l'âme ?
Voulez-vous me contraindre à chérir aujourd'hui,
770 L'auteur de ma prison, l'auteur de mon ennui ?
Qu'à d'injustes désirs, je devienne sensible ?
Ha seigneur c'est vouloir une chose impossible ;
C'est ce qui ne peut être, et croyez désormais,
Que cette volonté ne me prendra jamais.
775 En l'état où je suis, en l'état où vous êtes,
Beaucoup accepteraient l'offre que vous me faites,

Beaucoup ayant prié, vous auraient entendu,
Afin de remonter sur un trône perdu :
Mais tant de maux soufferts, m'ont bien ôté l'envie,
780 Et du trône, et du sceptre, et même de la vie :
Tout m'est indifférent, ou pour dire encor mieux,
Tout m'est insupportable, et tout m'est odieux :
Il n'est grandeur royale, il n'est rang, ni puissance,
Honneur, respect, devoir, service, obéissance,
785 Amour, contentement, félicité, plaisir,
Qui puisse me toucher de l'ombre d'un désir.
Un chagrin éternel, par une vapeur noire,
M'enveloppe les sens, l'esprit, et la mémoire,
Et me rendant stupide aux objets les plus beaux,
790 Fait errer cet esprit, à l'entour des tombeaux :
C'est là qu'est tout mon bien, c'est là que je veux être,
Donc si dans votre coeur, quelque pitié peut naître ;
Si les malheurs d'autrui, vous peuvent émouvoir ;
Si j'ai quelque crédit, si j'ai quelque pouvoir ;
795 Si la raison encor ne vous est ennemie ;
Permettez que je meure, au moins sans infamie ;
Et qu'un noble trépas arrête le dessein,
Qu'une injuste fureur, vous a mis dans le sein.
Je vous conjure donc, par Rome surmontée,
800 Par ce haut rang de gloire, où la vôtre est montée,
Par les fameux lauriers, qui vous ceignent le front,
Par ce bras généreux, si vaillant et si prompt,
Par le titre de roi, par l'honneur, par vous-même,
De poignarder ce coeur, sans vouloir qu'il vous aime.

GENSERIC

805 Comment, vous préférez la mort à mon amour !
Vous me haïssez plus, que vous n'aimez le jour !
Et votre oeil qui s'obstine à sa rigueur première,
Pour perdre mon objet, veut perdre la lumière :
Qui cause le mépris, que vous avez pour moi ?
810 Sont-ce les qualités, et d'amant et de roi ?
Et dans les sentimens que votre orgueil vous donne,
Est-ce trop peu pour vous, que porter la couronne ?
Que faut-il être, un dieu, pour pouvoir mériter ?
D'aimer sans vous déplaire, et sans vous irriter ?
815 Non, ce n'est point l'objet que ce coeur se propose :
Et son orgueil n'a pas une si noble cause ;
Son sentiment est bas, honteux, servile, abject ;
Et méprisant les rois, il adore un sujet :
Le souvenir d'Ursace, occupe sa pensée ;
820 C'est ce fantôme heureux, qui vous rend insensée ;
C'est lui qui me détruit, qui me fait rebuter,
Et qui sort du tombeau, pour me persécuter.
Ennemi de mon bien, obstacle de ma joie,
Fantôme, prend un corps, afin que je te voie,
825 Ne sois plus invisible, en me persécutant,
Viens ici, montre-toi, ta maîtresse t'attend.

L'IMPERATRICE

Ni mon coeur n'est point bas, ni ma vertu douteuse,
On doit cacher sa flamme, alors qu'elle est honteuse :
Mais lorsqu'on est brûlé d'un feu si pur, si beau,

830 D'un feu qui se conserve, au milieu du tombeau ;
L'âme la plus parfaite, et la plus estimée,
Peut dire hautement, qu'elle en est enflammée.
Je ne le cele point, j'aime son souvenir ;
La mémoire d'Ursace en moi ne peut finir ;
835 Il eut tant de vertus, il les posséda telles,
Qu'il est juste après lui de les rendre immortelles ;
J'en veux toujours parler, c'est l'unique moyen ;

GENSERIC

Mais ce n'était pourtant, qu'un simple citoyen.

L'IMPERATRICE

840 Non, mais ces citoyens ont conquêté la terre ;
Et portant en tous lieux, la frayeur et la guerre,
On les a vues souvent, favorisées de Mars,
Traîner des rois captifs, attachés à leurs chars.

GENSERIC

Ha j'empêcherai bien que ce malheur n'arrive !

L'IMPERATRICE

Une autre fois pourtant, Carthage fut captive :

GENSERIC

845 Mais le sort est changé, Rome l'est à son tour :

L'IMPERATRICE

Et Rome peut encor, se revoir Rome un jour.

GENSERIC

Quoi vous me menacez !

L'IMPERATRICE

Je repousse un outrage ;

GENSERIC

J'ai beaucoup de pouvoir ;

L'IMPERATRICE

J'ai beaucoup de courage.

GENSERIC

Craignez, craignez un roi, que vous mettez si bas :

L'IMPERATRICE

850 Je ne crains que le ciel, que je n'offense pas.

GENSERIC

Enfin votre rigueur est toujours obstinée.

L'IMPERATRICE

Je veux mourir en reine, ainsi que j'y suis née.

GENSERIC

Prenez un bon conseil,

L'IMPERATRICE

Le conseil en est pris,
Et je n'ai pas un coeur, à souffrir le mépris.

GENSERIC

855 Enfin c'est trop souffrir cet orgueil qui me brave :
C'est trop faire le faible, et trop faire l'esclave ;
L'excès d'humilité ne sied pas bien aux rois,
Et le vainqueur tout seul, doit imposer des lois.
Ville, que les romains ont jadis saccagée,
860 Rome sera punie, et Carthage vengée ;
Et comme ses remparts n'ont pû nous résister,
Je vaincrai cet orgueil, difficile à dompter.
J'entre dans le jardin ; si devant que j'en sorte,
Vous ne vous résolvez à parler d'autre sorte ;
865 Sachez (pour me payer d'un temps si mal usé)
Que la force obtiendra, ce qu'on m'a refusé,
Je vous le dis encor, songez-y donc madame.

L'IMPERATRICE

Ô ciel ! En quel état réduisez-vous mon âme ?
Quoi, faut-il que j'endure un si sensible affront ?
870 J'en ai la mort au sein, et la rougeur au front.
À moi tant d'insolence, à moi tant de menaces !
À moi qui tiens le jour de ces illustres races,
À qui toute la terre obéit si longtemps !
À moi faire aujourd'hui le discours que j'entends !
875 Moi, me traiter d'esclave, ô fortune ennemie,
Comble-moi de malheurs, mais non pas d'infamie :
Je perds avec le trône, et repos, et bonheur,
Bref, tu m'as tout ravi, mais laisse-moi l'honneur.
Je ne demande point que ma disgrâce cesse ;
880 Je ne veux seulement que mourir en princesse ;
Je ne veux seulement qu'arrêter par ma mort,
L'amour de ce barbare, et son barbare effort.
Hélas que dois-tu faire Eudoxe infortunée,
Parmi tant de malheurs où l'on t'a condamnée ?
885 Quel conseil dois-tu prendre en cette extrémité ?
Quel asile te reste, et quelle sûreté ?
Et comment vaincre ici la rage frénétique
D'un monstre qui commande aux monstres de l'Afrique ?
D'un monstre si cruel, d'un monstre si brutal !
890 Hélas tout m'est contraire, hélas tout m'est fatal !
L'espérance en ce jour, de tout point m'est ravie :
Je perds même l'espoir, de perdre enfin la vie,
Parmi tant de douleurs, ne pouvant expirer,
Je crois souffrir un mal, qui doit toujours durer ;

895 Oui oui cruel destin, dans ma triste aventure,
Changez l'ordre établi, renversez la nature ;
Et comme c'est la mort qui me peut secourir,
Venez rendre immortel, un coeur qui veut mourir.

PLACIDIE

Hé madame,

EUDOXE

Calmez ces pensées qui vous troublent :

L'IMPERATRICE

900 Mes filles, c'est pour vous que mes douleurs redoublent :
Et mon esprit sensible à la juste amitié,
S'il a beaucoup de peur, n'a pas moins de pitié.
Car si pour mon bonheur la Parque nous sépare,
Vous restez après moi dans les mains d'un barbare,
905 À qui tout est permis, et qui fait tout aussi ;
Et je mourrai deux fois, si vous mourrez ici.
Ciel écoute la voix, que je pousse pour elles ;
Arrête après ma mort, leurs disgrâces cruelles ;
Mais si ce fier tyran est encor forcené,
910 Ciel, prive-les du jour que je leur ai donné :
Hélas, de quel malheur ma fortune est suivie,
De souhaiter leur mort, ayant causé leur vie.
Où sera mon refuge, où sera mon recours ?
La terre est impuissante, et les cieus semblent sourds.
915 Ô toi pour me tirer d'une triste aventure,
Ursace, cher Ursace, ouvre ta sépulture ;
Ouvre-la cher esprit, si j'ai quelque pouvoir ;
Sors pour me délivrer, et pour me recevoir ;
Et puisque mon destin est proche de son terme,
920 Que ta main m'y conduise, et qu'elle la referme.
Vois si j'ai conservé ma constance et ma foi ;
Considère les maux, que je souffre pour toi ;
Juge si ton Eudoxe est volage ou fidèle ;
Si son coeur méritait les soins que tu pris d'elle,
925 S'il conserve un objet, et si cher et si beau ;
Et s'il estime un trône au prix de ton tombeau.
Mais je discours en l'air, et mon esprit s'égare,
On ne peut réunir ce que la mort sépare,
Les morts n'entendent plus, ni soupirs, ni clameurs,
930 Ursace ne vit plus, meurs donc Eudoxe, meurs.

SCÈNE IV.
L'Impératrice, Thrasimond, Placidie, Eudoxe.

L'IMPERATRICE

Ha seigneur ! C'est ici qu'une vertu si haute,
Doit contredire un père, et réparer sa faute :
C'est ici qu'un esprit, si grand, et généreux,
Peut arrêter le cours de mon sort malheureux.
935 Je ne demande point que suivant ma colère,
Votre bras irrité, s'arme contre son père.
Au contraire seigneur, je demande aujourd'hui,
Que vous sauviez sa gloire, et combattiez pour lui.
Empêchez par ma mort qu'il ne se deshonne :
940 Il est encore temps, vous le pouvez encore,
En me privant du jour, seigneur, vous le pouvez,
Ou pour mieux dire encor, seigneur, vous le devez.
Voudriez vous épouser la fille d'une femme,
Qu'un prince violent, aurait rendue infâme ?
945 Ha, seigneur votre rang ne vous le permet pas :
Votre honneur, et le mien demandent mon trépas :
Il y va de ma gloire, il y va de la vôtre,
Et de celle d'un roi, si contraire à la nôtre :
Donnez donc un trépas, et si cher, et si doux,
950 Ou si tant d'amitié, que vous avez pour nous,
Malgré tant de malheurs, n'approuve point l'envie,
Que j'ai de les finir, en finissant ma vie,
Et que l'amour d'Eudoxe, en joignant vos esprits,
Ne puisse consentir au dessein que j'ai pris :
955 Tâchez donc d'arracher de cet esprit sauvage,
Un dessein qui me perd, un dessein qui m'outrage,
Et qui (s'il dure encor) mettra certainement,
Ces princesses et moi, dans un seul monument :
Je vous conjure ici...

THRASIMOND

Que faites-vous madame ?

L'IMPERATRICE

960 Par l'honneur, par l'amour, par votre belle flamme,
Par celle qui vous aime, et que vous aimez tant,
De nous rendre aujourd'hui ce service important.

PLACIDIE

Ha, seigneur, sauvez-nous,

THRASIMOND

Vous me comblez de honte,

EUDOXE

Seigneur,

THRASIMOND

Ô dieu je meurs,

EUDOXE

965 Si l'amour qui me dompte,
Généreux Thrasimond, vous touche au même point,
Ne l'abandonnez pas, ne m'abandonnez point.

THRASIMOND

Moi vous abandonner ! Ha dans cette aventure,
Je ne balance point l'amour et la nature ;
Je ne connais que trop l'injustice du roi,
970 Et pour sa propre gloire, et pour vous, et pour moi :
Madame, assurez-vous que cet injuste père,
Se laissera fléchir, ainsi que je l'espère,
Ou qu'il verra ce coeur, d'espoir abandonné,
Rendre à ses cruautés le sang qu'il m'a donné :
975 Je m'en vais le trouver :

L'IMPERATRICE

Ce n'est pas mon envie :

THRASIMOND

Et je garderai mieux votre honneur que ma vie.

L'IMPERATRICE

Me le promettez-vous ?

THRASIMOND

Oui, je vous le promets ;
Et si je ne le fais, ne m'estimez jamais.



ACTE III

SCÈNE I.

Thrasimond, Genséric, Aspar.

THRASIMOND

Seigneur, ma liberté vous doit sembler étrange :
980 Aussi vostre oeil s'irrite, et votre teint se change ;
Et je m'aperçois bien que ce que je vous dis,
Quoique juste en effet, vous semble trop hardi.
Mais quelque trouble enfin, qui sur ce front s'élève,
Me dut-il foudroyer, si faut-il que j'achève,
985 Et pour votre intérêt, autant que pour le mien,
Puisque j'ai commencé, que je ne cele rien.
Certains esprits seigneur, que l'intérêt anime,
certains esprits méchants, qui vivent de leur crime,
Connaissant votre humeur, connaissant sa bonté,
990 Usent insolemment de sa facilité,
Disent tout, osent tout, voyant qu'on leur pardonne ;
Et donnent des conseils dignes de qui les donne.
Mais ces pestes d'état, si l'on souffre leur voix,
Ayant perdu l'honneur, perdent après les rois.
995 Ces lâches, ces flatteurs, ces âmes mercenaires,
Parmi les trahisons, qui leur sont ordinaires,
N'en ont point de plus grande, et plus à redouter,
Pour l'honneur de celui qui les daigne écouter,
Que celle qui conduit sa raison aveuglée,
1000 Dans les cruels transports d'une amour déréglée :
Ces infâmes esprits, par ce mauvais conseil,
Impriment une tâche aux rayons d'un soleil,
Que ne saurait cacher leur malice profonde,
Car les vices des rois, sont vus de tout le monde.
1005 Leurs feux les plus cachés, sont toujours découverts ;
Ha seigneur, ha seigneur, que dira l'univers,
Lui qui vous connaît tant, lui qui vous considère,
Lorsqu'il saura l'erreur qu'on vous oblige à faire ?
Faut-il que Genséric, cet illustre vainqueur,
1010 Qui s'est fait un état, aussi grand que son coeur,
Et dont l'illustre coeur, est plus grand que la terre,
Ternisse dans la paix, l'honneur acquis en guerre ?
Et que les bords de Calpe, et ceux d'Abile aussi,
Sachent que leur vainqueur, se déshonore ici ?
1015 Faut-il qu'on vous reproche, ayant vaincu l'Afrique,
Que la foi d'un vandale, est une foi punique ?

Car en cette action, seigneur, vous témoignez,
Que vous prenez l'humeur, des lieux où vous regnez.
Une reine en ses maux, vous appelle à son aide ;
1020 Vous lui donnez la mort, en suite du remède ;
Vous ne la délivrez, que pour la captiver ;
Enfin vous la perdez au lieu de la sauver :
Vous la persécutez d'une amour qui la fâche ;
Et tout cela seigneur, par le conseil d'un lâche.
1025 Mais si ce grand esprit, que vous tenez des cieux,
En cette occasion voulait ouvrir les yeux,
Et considérer bien ce qu'il veut entreprendre,
Bien loin de l'attaquer, il voudrait la défendre,
Et pour la satisfaire, après un si grand tort,
1030 Condamnerait lui-même un perfide à la mort.
C'est à quoi la raison, par ma voix vous exhorte,
Et si cette raison n'est encore assez forte,
C'est à quoi votre honneur, vous oblige aujourd'hui ;
Ne faites rien pour moi, mais faites tout pour lui ;
1035 Sauvez l'impératrice, en sauvant votre gloire ;
Emportez sur vous-même, une illustre victoire ;
Et s'il faut apaiser votre esprit irrité,
Ma tête répondra de ma témérité.

GENSERIC

Qu'est-ceci Thrasimond ? Qui porte votre langue,
1040 À me faire aujourd'hui cette belle harangue ?
Avez-vous oublié que je suis votre roi,
Et perdu le respect, qu'on doit avoir pour moi ?
Et depuis quand mon fils, la divine largesse,
Vous a-t-elle donné cette haute sagesse,
1045 Qui s'ingère en ce lieu, de conseiller les rois,
Et qui veut maintenant, leur prescrire des lois ?
Depuis quand (s'il vous plaît) s'est fait ce beau miracle
Qui d'un jeune étourdi nous a fait un oracle,
Qui prédit l'avenir, qui blâme ma rigueur,
1050 Qui voit tous mes desseins, et qui lit dans mon coeur ?
Vraiment cette aventure est si rare et si belle,
Qu'il faut que tout le monde entende parler d'elle,
Et vous m'obligerez, en m'apprenant aussi,
Qui vous a commandé, de me parler ainsi.
1055 Répondez (s'il vous plaît) mon censeur et mon maître ;
Est-ce à vous à juger, est-ce à vous à connaître,
Et de tous mes pensers, et de tous mes desseins,
Et le ciel a-t-il mis mon sort entre vos mains ?
De quoi vous mêlez-vous, sage et grand habile homme ?
1060 Avez-vous pris en main les intérêts de Rome ?
Prétendez-vous passer pour son libérateur,
Et disputer de gloire avec son fondateur ?
Voulez-vous relever la chute de l'empire,
Ou vous mettre vous-même en un état bien pire ?
1065 Allez jeune insolent, allez, ne parlez plus ;
Ou j'arrêterai bien ces discours superflus ;
Et je vous ferai voir (moi qui vous peux détruire)
Que ce n'est point à vous, à vous mêler d'instruire.

THRASIMOND

1070 Seigneur je n'instruis point, mais la raison instruit
Avec beaucoup d'ardeur, quoiqu'avec peu de fruit.

GENSERIC

Quoi vous me répliquez !

THRASIMOND

C'est elle qui réplique.

GENSERIC

C'est vous qui m'offensez.

THRASIMOND

C'est elle qui s'explique.

GENSERIC

Vous perdez le respect que vous devez avoir.

THRASIMOND

Je songe à votre gloire, et je fais mon devoir.

GENSERIC

1075 Vous n'appréhendez point ma colère irritée.
On doit l'appréhender, quand on l'a méritée.

GENSERIC

Et par cette raison, craignez-la désormais :

THRASIMOND

Et par cette raison, je ne craindrai jamais.

GENSERIC

1080 Vous, censurer un roi que tout le monde estime !
Je n'attaque en parlant, que l'auteur de son crime.

ASPAR

Ha seigneur ce discours semble être dit à moi,
Mais votre altesse a tort...

THRASIMOND

Oui traître c'est à toi ;
Esclave mercenaire, à toi flatteur du vice,
C'est à toi que j'en veux, et qu'en veut la justice ;
1085 Et n'était le respect que je porte à mon roi,
Tu sentirais bien mieux qu'elle n'en veut qu'à toi.

GENSERIC

Ha, c'est trop endurer une telle insolence,
Croyez que je saurai vous imposer silence ;
Et qu'un juste courroux vous saura mettre en lieu,
1090 Pour apprendre à parler à votre père, à Dieu.

THRASIMOND

Père fier et cruel, et cruelle aventure ;
Sentiments de respect, que donne la nature,
Sentiments de colère, et d'honneur, et d'amour,
Hélas, que dois-je faire en ce funeste jour ?
1095 À qui dois-je de vous, abandonner mon âme ?
Mais qui puis-je de vous abandonner sans blâme ?
Tous, tous également, occupez mon penser,
Et tous m'êtes des dieux que j'ai peur d'offenser.
Ici nature parle, ici l'amour s'oppose ;
1100 Ici l'une détruit, ce que l'autre propose ;
Je voudrais obéir, je voudrais me venger ;
Je voudrais... que voudrais-je en un si grand danger ?
Je ne sais que vouloir, je ne sais que résoudre ;
Partout également, j'entends gronder la foudre ;
1105 Tout dessein me fait peur, tout conseil m'est suspect ;
Et je suis tour à tour, l'amour et le respect.
Ô supplice cruel, dont mon âme est gênée !
Mais c'est trop balancer, ma parole est donnée,
Puisque je l'ai promis, il la faut secourir ;
1110 Sauvons l'impératrice, et puis allons mourir :
L'amour le veut ainsi, la vertu nous l'ordonne ;
Suivons sans répugnance, un conseil qu'elle donne ;
Nature doit céder, elle a moins de pouvoir,
Et tout cède avec elle, à ce premier devoir.

SCÈNE II.

Thrasimond, Olimbre, Ursace.

THRASIMOND

1115 Est-ce vous cher Olimbre, êtes vous à Carthage ?
Parmi tant de malheurs, ai-je cet avantage
De pouvoir partager mes desseins entre nous ?
Est-ce vous cher ami, cher Olimbre est-ce vous ?

OLIMBRE

1120 Qui seigneur c'est Olimbre, ou pour mieux dire encore,
C'est un coeur qui vous aime, un coeur qui vous honore,
Et qui témoignera, quelques maux qu'il ait eus,
Qu'il connaît son devoir, ainsi que vos vertus.

THRASIMOND

1125 Ha que je suis content, de vous voir en Afrique,
Mais avant que mon coeur, et vous parle, et s'explique,
Il faut qu'avec vous je me plaigne du sort,

Qui nous ravit Ursace ;

URSACE

Ursace n'est pas mort,
Ursace vit encor incomparable prince :
Oui le voici vivant, et dans votre province :
Le voici cet Ursace, encore trop heureux,
1130 Puisqu'il n'est pas haï, d'un coeur si généreux.

THRASIMOND

Ô plaisir sans égal !

URSACE

Oui seigneur, cet Ursace,
Devrait perdre le jour, et votre bonne grâce,
S'il voulait vous cacher, qu'il est encore ici ;
Il a du vous le dire, il vous le dit aussi,
1135 Enfin vous le voyez, et son âme est ravie,
De vous abandonner, son honneur, et sa vie ;
Il ne vous cache point, ce qu'il cachait à tous,
Il craint tout en ces lieux, mais il s'assure en vous.

THRASIMOND

Il le peut, il le peut, et je veux qu'il le voit ;
1140 Ursace, Olimbre, amis, vous me comblez de joie ;

OLIMBRE

Que veut Olicharsis ?

SCÈNE III.

Olicharsis, Thrasimond, Ursace, Olimbre.

OLICHARSIS

Je viens vous avertir,
Qu'on a quelque dessein, que le roi va sortir ;
Que dans son antichambre on assemble ses gardes ;
Qu'Aspar est au milieu de trente hallebardes ;
1145 Qu'il a parlé longtemps, à l'oreille du roi ;
Et que ce procédé me donne de l'effroi ;
Je connais la malice, et l'humeur de ce traître ;
Et comme moi seigneur, vous le devez connaître ;
Je n'ai rien lu de bon, en son farouche aspect ;
1150 Et ce qui vient de lui nous doit être suspect.

THRASIMOND

Dieu ! Que devons nous faire ? En quel trouble est mon âme !

URSACE

Me permettre seigneur, d'attaquer cet infame :
De lui mettre à l'instant un poignard dans le sein,
Et d'arrêter par là son coupable dessein.
1155 Il est juste, il le faut, souffrez-le je vous prie :

C'est le plus doux moyen, qu'inspire ma furie ;
C'est le plus doux moyen que nous puissions choisir,
Et dans un mal si grand, et dans mon déplaisir.
Je sais qu'un nom de roi s'oppose à ma colère,
1160 Et pour l'amour du fils, ce que je dois au père :
Mais dans l'extrémité, des maux où je me vois,
Je perds le souvenir de tout ce que je dois.
Seigneur, je ne saurais vous cacher ma pensée ;
Mon coeur est enragé, mon âme est insensée ;
1165 Je dois vaincre ou mourir, et ce coeur s'y résout ;
Enfin mon désespoir est capable de tout.
Il faut, il faut me perdre, il faut que je périsse,
Il s'agit de l'honneur, et de l'impératrice ;
Bref il s'agit de tout ; et dans ce désespoir,
1170 Je ne balance point, je connais mon devoir ;
Tant qu'Ursace vivra, sa force et son courage
S'opposeront toujours à cette injuste rage ;
Il ne souffrira point, que l'on traite aujourd'hui
Sa maîtresse en esclave, et même devant lui.
1175 Il ne souffrira point que la rage ennemie
À tant de maux soufferts, ajoute l'infâmie ;
Il ne souffrira point ; non il ne peut souffrir,
Quelque obstacle en ce jour que le sort puisse offrir,
Qu'on force... à ce seul mot ma tristesse redouble ;
1180 L'horreur de ce penser, me confond, et me trouble ;
Je ne puis achever un si triste discours ;
Je sens que mon trépas en arrête le cours ;
L'excès de la douleur a trop de violence,
Et la main de la mort vient m'imposer silence :
1185 Je succombe, je meurs, mais gardons de mourir ;
Il n'est pas temps encor, il la faut secourir ;
Il faut faire un effort, pour souffrir et pour vivre ;
La raison veut qu'on vive, afin qu'on la délivre ;
Elle l'ordonne ainsi, quoiqu'il puisse arriver ;
1190 Et l'amour veut qu'on meure, afin de la sauver.
Faisons donc l'un et l'autre ; ô prince magnanime !
Je sais que votre esprit est ennemi du crime,
Souffrez donc que mon bras signale ici ma foi,
Il n'en veut qu'au méchant qui conseille le roi.

THRASIMOND

1195 J'approuve une douleur, et si juste, et si forte,
Mais non pas le dessein où la douleur vous porte.
Sans doute il vous perdrait, veuillez donc le changer ;
C'est moi qui le puis faire avec moins de danger ;
Car je ne pense pas, que pour la mort d'un traître,
1200 Le roi puisse oublier que lui seul m'a fait naître.
Ainsi quoi qu'il arrive il faut qu'au même instant
J'aie perdu celui qui nous afflige tant :
Sa mort arrêtera ce dessein si funeste,
Enfin faisons cela, le ciel fera le reste.

OLIMBRE

1205 Mon coeur pour votre altesse, a pourtant de l'effroi :
Ne vaudrait-il point mieux me présenter au roi ?
Vous savez que ce prince a pour moi quelque estime,
Peut-être que ma voix arrêtera son crime ;

Les moyens les plus doux sont les plus assurés :

URSACE

1210 Mais ils ne valent rien aux maux désespérés :
Qu'on laisse agir mon bras, puisqu'il le peut encore :

THRASIMOND

Il est vrai que le roi vous aime, et vous honore,
Mais en l'état qu'il est, mais en cette saison,
Il n'écouterait plus amitié ni raison.

URSACE

1215 Laissez-moi donc aller,

THRASIMOND

Non, demeurez Ursace :

URSACE

Que je perde un méchant,

THRASIMOND

Il faut que je le fasse :

URSACE

Pourquoi vous exposer ?

THRASIMOND

Pourquoi vous perdre ici ?

URSACE

Ha ! Seigneur je le dois,

THRASIMOND

Et je le dois aussi.

URSACE

Au nom de la vertu contentez mon envie :

THRASIMOND

1220 Au nom de l'amitié conservez votre vie.

URSACE

Vous me désespérez, prince trop généreux :

THRASIMOND

Et vous nous voulez rendre encor plus malheureux.

URSACE

Je vous conjure ici, par ce coeur franc de vice...

THRASIMOND

Et moi par le devoir, et par l'impératrice.
1225 Contestez-vous encor ? Et cet auguste nom,
Sera-t-il sans pouvoir au coeur d'Ursace ?

URSACE

Non
Il peut tout sur mon coeur, il peut tout dans mon âme,
Mais cette obéissance, est bien digne de blâme.

THRASIMOND

Tout l'univers connaît votre coeur sans égal,
1230 Allez-moi donc attendre au palais d'Hannibal.
Vous, commandez aux miens de se rendre à la porte,
Afin qu'après le coup, ils me servent d'escorte,
Pour tâcher d'éviter la colère du roi :

URSACE

Non, non, je vous suivrai.

THRASIMOND

J'ouï du bruit, laissez-moi.

**SCÈNE IV.
Genséric, Aspar.**

GENSERIC

1235 Avez-vous mis ma garde à l'entour de la place ?
Avez-vous commandé que personne ne passe ?
Et que si Thrasimond ose s'y présenter,
Que sans aucun respect on le fasse arrêter ?

ASPAR

Oui seigneur je l'ai dit, et la place est gardée :

GENSERIC

1240 Ouvrez donc cette porte.

ASPAR

Elle est barricadée ;
On ne saurait l'ouvrir, et le passe partout,
Avec tout mon effort, n'en peut venir à bout.

GENSERIC

Quoi je suis à Carthage, et n'y suis pas le maître !
Orgueilleuse beauté, je vous ferai connaître,
1245 Après tant de soupirs, de plaintes et de voeux,
Qu'on ne peut s'opposer à tout ce que je veux.

Frappez :

ASPAR

Cette victoire est sans doute assurée.

SCÈNE V.
Eudoxe, Genséric, Placidie.

EUDOXE

Seigneur, l'impératrice est déjà retirée,
On ne saurait la voir ; que votre majesté
1250 Excuse s'il lui plaît, cette incivilité.

GENSERIC

Un dessein important veut que je l'entretienne,
Qu'on ouvre :

PLACIDIE

Hélas seigneur, que l'honneur vous retienne.

EUDOXE

Considerez son rang.

PLACIDIE

Songez à ses malheurs.

EUDOXE

Et n'entreprenez point d'augmenter ses douleurs.

GENSERIC

1255 Ouvrez, ouvrez, Aspar, ici la force est bonne.

SCÈNE VI.
L'Impératrice, Genséric, Aspar.

L'IMPERATRICE

Arrêtez Genseric, c'est moi qui vous l'ordonne :
Enfin c'est trop souffrir, enfin c'est trop flatter,
Et vous me réduisez aux termes d'éclater.
Ici le désespoir met la crainte en arrière,
1260 Et le commandement succède à la prière.
Oui je vous le commande, et j'en ai le pouvoir.
Avez-vous oublié quel est votre devoir ?
Que tous rois sont vassaux de la grandeur romaine,
En qu'un illustre sang, m'en rendit souveraine ?
1265 Quoi venir sans respect, et faire un si grand bruit,
En ces lieux, en ce temps, à cette heure, et de nuit !
Ô ciel où sommes-nous ! Et quelle procédure,
Se pratiqua jamais plus barbare et plus dure ?
Traiter une princesse, avec indignité !
1270 Faire un sanglant affront, à cette qualité !
Ne considérer point son illustre naissance !
User insolemment, d'une injuste puissance !
N'être pas satisfait de la voir sans bonheur !
S'attaquer à ses jours, s'attaquer à l'honneur !
1275 Ha ! Ne vous flattez point, d'une espérance vaine,
On n'acquiert point l'amour, par des effets de haine ;
Et l'insolence enfin, pire que le trépas,
Irrite un grand courage, et ne le fléchit pas.

GENSERIC

Madame, c'est pourquoi ne trouvez pas étrange,
1280 Si de tant de mépris, mon coeur enfin se venge,
Et si par ce mépris mon courage endurci,
En cette occasion ; ne fléchit point aussi.

L'IMPERATRICE

Je n'ai nul sentiment qui ne soit équitable :
Mais le vôtre paraît injuste, et redoutable ;
1285 Mon coeur en a tremblé, mon teint en a blémi ;
Vous n'êtes plus amant, vous êtes ennemi.

GENSERIC

Ha je suis un amant, mais amant qu'on outrage,
Mais amant sans bonheur, et non pas sans courage,
Mais amant sans espoir, mais amant méprisé,
1290 Mais amant qui peut tout, et qui voit tout aisé.

L'IMPERATRICE

Quoi cruel tant de pleurs ne touchent point votre âme.
Vous ne craignez donc plus, ni le ciel, ni le blâme,
Il ne vous reste plus aucune humanité !
Vous violez les droits de l'hospitalité !
1295 Vous ne respectez plus ni sexe, ni couronne !

Vous suivez les conseils que la fureur vous donne !
Vous vous abandonnez à ces lâches transports !
Vous affligez l'esprit, vous captivez le corps !
Vous perdez vos amis, vous perdez votre gloire !
1300 Et tout pour obtenir une infâme victoire ;
Et tout pour contenter une illicite amour,
Qui vous ôte l'honneur, et qui m'ôte le jour.
Mais cruel, écoutez ce que je m'en vais dire
Et l'état où je suis, dans la crainte d'un pire.
1305 Tout ce qui peut brûler le plus facilement,
Sièges, dais, et tapis, et tout l'ameublement ;
J'ai tout mis l'un sur l'autre en la chambre prochaine,
Afin de l'opposer au dessein qui vous mène ;
Regardez ce palais, regardez ce flambeau,
1310 Car la flamme et la cendre, en feront mon tombeau,
Si vous entreprenez de rompre cette porte :

ASPAR

La crainte de la mort, en son âme est trop forte.

GENSERIC

Dans l'état déplorable où vous m'avez réduit,
Après tant de travaux, que j'ai souffert sans fruit,
1315 Non, après la rigueur d'une si longue attente,
Rien ne peut empêcher que je ne me contente.

L'IMPERATRICE

Oubliez-vous l'honneur ?

GENSERIC

Tout, pour vous posséder :

L'IMPERATRICE

Ecoutez la raison.

GENSERIC

Elle vient de céder :

L'IMPERATRICE

Elle parle pourtant ;

GENSERIC

Elle est mal écoutée :

L'IMPERATRICE

1320 La justice la suit.

GENSERIC

Elle est peu redoutée.

L'IMPERATRICE

Quoi, voulez-vous ma mort ?

GENSERIC

Voulez-vous mon trépas ?

L'IMPERATRICE

Ne fléchirez-vous point ?

GENSERIC

Ne fléchirez-vous pas ?

L'IMPERATRICE

Le ciel voit vos desseins.

GENSERIC

Et vous voyez ma peine :

L'IMPERATRICE

Quoi mes propos sont vains !

GENSERIC

Quoi ma douleur est vaine !

L'IMPERATRICE

1325 À la mort.

GENSERIC

Au plaisir.

L'IMPERATRICE

Sauvons-nous.

GENSERIC

Sauvez-moi.

L'IMPERATRICE

Honneur.

GENSERIC

Amour.

L'IMPERATRICE

Je meurs.

GENSERIC

Je ne vis que par toi :
Mais c'est trop différer l'aise qui me transporte.

L'IMPERATRICE

Arrête encor un coup.

GENSERIC

Gardes, rompez la porte.

L'IMPERATRICE

Barbare souviens-toi que je m'en vais mourir,
1330 Et que j'ai dans la main de quoi me secourir :
S'en est fait, il le faut ; ô bienheureuses flammes,
Venez perdre nos corps, et conserver nos âmes.

GENSERIC

Dieu qu'est-ce que je vois, le feu brille partout,
Il gagne ce palais, de l'un à l'autre bout ;
1335 Vite, que chacun coure, et qu'on tâche d'éteindre
Ce brasier dévorant, et que je dois tant craindre.
Que de tous les côtés on coure promptement ;
Au feu, soldats au feu, montez en un moment :
Entrons amis entrons, s'il est possible encore :
1340 Le feu les enveloppe, et le feu les dévore,
Ciel je les vois périr, ciel je les vois brûler ;
Et la flamme qui sort, me force à reculer :
Partout j'ouï retentir, ce bruit épouvantable ;
Partout je vois flamber un feu si redoutable ;
1345 Tout croule, tout noircit, tout paraît confondu ;
Hélas elle est perdue, hélas je suis perdu !
Cette tragique mort, par l'univers semée,
Genséric, Genséric, détruit ta renommée.
Ha tyran qu'as-tu dit, ha tyran qu'as-tu fait !
1350 Ô d'une injuste amour, injuste et triste effet !
Ô de ma violence, effet bien déplorable !
Eudoxe, belle Eudoxe, objet incomparable,
Au milieu de la flamme, au milieu du courroux,
Voyez votre bourreau, qui souffre plus que vous.
1355 Ô malheureuse amour je deteste ta flamme !
Ô remords violents qui tourmentez mon âme,
Ô faute reconnue, ô tardif repentir !
Percez, percez mon coeur, faites-lui tout sentir,
Feux, fers, poisons, cordeaux, et pour punir mon vice,
1360 De tous les châtiments, ne faites qu'un supplice ;
J'ai plus failli moi seul, que tous les criminels ;
Faites-moi donc sentir tous leurs maux éternels.

ASPAR

Seigneur...

GENSERIC

Ha scélérat, auteur de ma disgrâce,
Oses-tu me parler, as-tu bien cette audace ?
1365 Vois méchant, vois l'effet de ton crime et du mien,
Afin de commencer mon supplice et le tien.

ASPAR

Ha seigneur...

GENSERIC

Détestable il faut que cette épée,
Pour punir tes forfaits dans ton sang soit trempée,
Et pour apprendre encor aux méchants comme toi,
1370 À ne flatter jamais les vices de leur roi.

SCÈNE VII.

THRASIMOND

Lâches, tout votre effort est un trop faible obstacle :
Dieu qu'est-ce que je vois, quel horrible spectacle !
Tout le palais en flamme, hélas il faut mourir ;
Par où pourrai-je entrer, par où dois-je courir ;
1375 Ici la flamme éclate, ici le feu se montre ;
Partout elle ravage, en tout je la rencontre ;
Je ne saurais passer, et puis il n'est plus temps :
On ne peut s'opposer, à la mort que j'attends :
Mon Eudoxe a péri, mon Eudoxe est perdue ;
1380 Mon Eudoxe (ô malheur) ne peut m'être rendue ;
Ha mon Eudoxe est morte, et sa mère, et sa soeur,
Avec tous les plaisirs dont je fus possesseur.
Père sans amitié, barbare impitoyable,
Qui sans doute as commis une faute effroyable ;
1385 Viens achever ton crime, et me priver du jour,
Viens contenter ici, ta haine, et mon amour ;
Viens ici contenter une si juste envie,
Je ne veux rien de toi, viens reprendre ma vie ;
Viens m'arracher le coeur ; mais tigre ne viens pas,
1390 Je ne sais si Nature arrêterait mon bras ;
Et si mon désespoir, si grand, si légitime,
Ne voudrait point punir un crime par un crime.
Non, non je n'en sais rien, et dans mon désespoir,
Peut-être la nature, aurait peu de pouvoir.
1395 Ô destin rigoureux, que ta force est à craindre !
Mais lâche Thrasimond, de qui te veux-tu plaindre ?
N'accuse point le ciel, ton père, et ton malheur :
N'accuse que ton bras, et ton peu de valeur ;
Quoi, tarder si longtemps à forcer un passage,
1400 Que t'osaient disputer des hommes sans courage !
Des hommes qui tremblaient sachant ta qualité !
Et que tu devais vaincre avec facilité !
N'avais-tu pas promis et donné ta parole,
Que la fureur du roi n'aurait aucun effet ?
1405 Traître tu l'as promis ; mais traître l'as-tu fait ?
Ha non, non, tu n'as fait qu'une promesse vaine :
Meurs donc pour te punir, et pour venger ta reine :
Meurs, prince infortuné, meurs.



ACTE IV

SCÈNE I.

URSACE

Stances.

Tristes débris, objets funèbres,
Qui parmi l'horreur des ténèbres,
1420 Paraissez plus noircis du feu que de la nuit :
Effroyables témoins d'une horrible aventure,
Soyez-le du mal que j'endure,
Palais brûlés, demeure obscure,
La fureur vous abat, la fureur me détruit.
1425 Pressé de sentiments si tendres,
Je viens chercher parmi vos cendres,
Les cendres d'un trésor, que mon âme a perdu :
Hélas si ma douleur n'est sans force et sans armes,
Souffrez que je mêle mes larmes,
1430 À ces cendres pleines de charmes,
Et que ce triste bien, me soit au moins rendu.
En cette funeste aventure,
Je ne veux point que la nature
Fasse un nouveau miracle en faveur de l'amour :
1435 Et que de cet amas de cendre et de poussière,
Elle revienne à la lumière,
Avec sa beauté première,
Me redonner la vie en reprenant le jour.
Accablé de maux si funestes,
1440 Je veux les pitoyables restes,
D'un corps rempli d'appats, d'un chef d'oeuvre si beau :
Je veux que cet objet, pour qui mon coeur soupire,
Pour qui mon triste coeur expire,
Après la perte d'un empire,
1445 Lui qui fut sans bonheur, ne soit pas sans tombeau.
Je veux mêler à cette cendre,
Le sang que je m'en vais répandre,
Et la mettre en ce coeur, que je m'en vais percer :
Je veux qu'il serve d'urne à cette cendre aimée,
1450 Et que là mon âme enflammée,
Tâche de la rendre animée,
Par la chaleur du sang, que je m'en vais verser.
Ciel, faites que je la rencontre !
Faites que le sort me la montre,

- 1455 Cette cendre adorable, et que j'adore aussi :
Après, murs ébranlés par l'effort de la flamme,
Tombez pour contenter mon âme,
Et faites qu'auprès de madame,
Votre chute m'accable, et nous rejoigne ici.
- 1460 Hélas c'est le seul bien que le sort me peut faire :
Car de tant d'affligés, qui sont dans la miseère,
Et par qui le trépas, est si fort désiré,
Je suis certainement le plus désespéré.
Aussi dans quelque excès qu'ait pu monter leur perte,
- 1465 Elle n'égale point celle que j'ai soufferte :
Et par l'arrêt fatal, du destin rigoureux,
J'ai plus souffert moi seul, que tous les malheureux ;
J'ai plus souffert moi seul que tout le monde ensemble,
Et mon désastre est tel, que rien ne lui ressemble.
- 1470 Car enfin si quelqu'un a vu le dernier jour,
De l'aimable beauté, qui causait son amour,
En se désespérant, en soupirant pour elle,
Il a vu cette mort commune, et naturelle,
Il a vu ce flambeau s'éteindre lentement,
- 1475 Brûler sans violence, et finir doucement :
Mais (ô cruel penser qui bourrelle mon âme) !
Je vais mourir Eudoxe, et mourir dans la flamme :
Mourir dans les ardeurs d'un brasier dévorant,
Et donner à chacun de l'horreur en mourant.
- 1480 Tragique souvenir, effroyable pensée !
Qui déchire mon âme, et la rend insensée !
Qui trouble mon esprit, confond mon jugement,
Et qui me fait sentir le même embrasement.
Eudoxe brûlée vive ô destin quelle atteinte !
- 1485 Eudoxe n'être plus que de la cendre éteinte.
Eudoxe dans le feu, pour signaler sa foi !
Ton Eudoxe brûlée, et pour l'amour de toi !
Ursace peux-tu bien souffrir cette disgrâce ?
Ursace, peux-tu vivre, étant encor Ursace ?
- 1490 Peux-tu vivre et l'aimer et l'aimer sans mourir,
L'ayant fait sans te perdre, et sans la secourir ?
Ha lâche, meurs cent fois, meurs cent fois infidèle,
Comme indigne du jour, et plus indigne d'elle.
Tu ne méritais pas de posséder son coeur ;
- 1495 Tu ne méritais pas d'en être le vainqueur ;
Ta naissance était basse, et bas est ton courage ;
Tu la vois en danger, tu la vois dans l'orage,
Tu prévois le malheur, qui lui peut arriver,
Et tu la vois périr, quand tu la peux sauver !
- 1500 Ha perfide, est-ce assez, en veux-tu d'avantage ?
Il fallait, ou te perdre, ou renverser Carthage ;
Il fallait allumer le feu qu'elle alluma ;
Bref il fallait l'aimer, ainsi qu'elle t'aima.
Il fallait que ta main plus forte et plus hardie,
- 1505 Donnât une autre fin, à cette tragédie ;
Il fallait témoigner, qu'un coeur qui se résout,
Quand il est généreux est capable de tout.
Il fallait qu'un tyran, si digne du supplice,
Eprouvât ta valeur, qu'animait la justice ;
- 1510 Et par son châtement, apprendre à tous les rois,
À se faire la loi, quand ils feront des lois :
Mais tu ne l'as pas fait, traître, perfide, infâme ;

Pardon, hélas pardon, chère ombre de mon âme,
Je perdis la raison, te voyant en danger,
1515 Mais qui te servit mal, te saura mieux venger ;
Et je saurai trouver la prochaine journée,
Une victime illustre, et toute couronnée.
Ta cendre dans le sang, de ton persécuteur,
Verra tomber victime, et sacrificateur ;
1520 Et sa mort, et la mienne en obtiendront ma grâce,
Si la bonté d'Eudoxe, a pu haïr Ursace.

SCÈNE II. **Olimbre, Ursace.**

URSACE

Et bien cruel ami, seras-tu satisfait ?
J'ai suivi ton conseil, regardes en l'effet :
Vois ces tristes monceaux, et de cendre, et de poudre ;
1525 Vois ce palais qui semble, abattu par la foudre ;
Vois ces murs entrouverts, et ces grands bâtiments,
Ebranlés par le feu, jusques aux fondements.
C'est là cruel, c'est là, (faut-il que je le die)
Que l'une et l'autre Eudoxe, avec ta Placidie,
1530 Dans l'effroyable flamme, ont trouvé leur tombeau ;
Mais ton conseil timide, en fournit le flambeau.
Ta voix retint mon bras, qui les aurait sauvées ;
Notre perte et leur mort, par toi sont arrivées ;
Goûte, goûte le fruit de tes sages avis,
1535 Et vois si j'ai bien fait, de les avoir suivis.
Ici tout mon bonheur, ici tes allégresses ;
Ici l'impératrice, ici les deux princesses ;
Ici toute ta joie, ici tous mes plaisirs ;
Ici tout notre espoir, ici tous nos désirs ;
1540 Ici par tes conseils, nos malheurs sont extrêmes,
Ici nous perdons tout, et nous perdons nous mêmes.

OLIMBRE

Hélas n'augmente point de si cuisants remords,
Par l'objet d'une mort, qui donne mille morts :
Je ne connais que trop, que moi seul l'ai causée ;
1545 Je n'aperçois que trop, ta raison méprisée,
Je ne sens que trop bien qu'elle fut mon erreur ;
Et mon crime aperçu, me donne assez d'horreur.
Ursace, je vois trop, que je suis trop coupable :
Aussi mon triste coeur, de plaisir incapable,
1550 Ne murmurer point, quand tu viendras toujours
Irriter sa douleur, par le même discours.
Continue en tout temps, d'offrir à ma pensée,
Et mon malheur présent, et ma faute passée,
Et bien que ce discours soit un enfer pour moi,
1555 Ne crains pas que mon coeur s'ose plaindre de toi.

URSACE

Pardonne cher ami, pardonne à ma colère :
Je fais aveuglement, ce qu'elle me suggère ;

Je sais ton innocence, ainsi que mon malheur,
Mais ici ma raison, le cède à ma douleur.

OLIMBRE

1560 Mais ici ta douleur est jointe à la justice :
Il n'est point de tourment, il n'est point de supplice,
Sous quelque affreux aspect qu'on vienne me l'offrir,
Que ce coeur ne mérite, et ne veuille souffrir.

URSACE

Non, non, le seul destin, cause notre disgrâce.

OLIMBRE

1565 Non, non, Olimbre seul, a perdu son Ursace.

URSACE

Le crime n'est causé que par l'intention.

OLIMBRE

De moi quoi qu'il en soit vient ton affliction.

URSACE

On ne peut éviter, ce que le ciel ordonne.

OLIMBRE

Mais on peut éviter, un conseil que je donne.

URSACE

1570 L'amitié le donnait, l'amitié le reçut.

OLIMBRE

L'amitié me trompa, l'amitié te déçut.

URSACE

L'amitié parle en toi, l'amitié te réplique.

OLIMBRE

Et par cette amitié, tu perds tout en Afrique.

URSACE

Hélas que ferons-nous !

OLIMBRE

Hélas qu'avons-nous fait !

URSACE

1575 Tu commis une erreur.

OLIMBRE

Tu flattes un forfait.

URSACE

Tous deux également, le destin nous accable ;

OLIMBRE

Tu n'es que malheureux, et moi je suis coupable.

URSACE

Cher ami,

OLIMBRE

Cher Ursace,

URSACE

Ô mes pleurs !

OLIMBRE

Soupirons ;

URSACE

Eudoxe,

OLIMBRE

Ne vit plus ;

URSACE

Elle est morte ;

OLIMBRE

Ha mourons !

URSACE

1580 Olimbre, ton conseil ne se doit jamais suivre :
Quand il fallait mourir, il me força de vivre ;
Maintenant qu'il faut vivre, il me porte à mourir
Au lieu de m'assister, et de me secourir.

OLIMBRE

Il faut vivre (dis-tu) parmi tant de tristesses !

URSACE

1585 Il faut vivre un seul jour, pour venger les princesses.

OLIMBRE

J'approuve ce dessein, je suis ton sentiment.

URSACE

Vivons, vengeons-nous vite, et mourons promptement.

OLIMBRE

J'ouï du bruit,

URSACE

Cachons-nous dans quelque lieu plus sombre :
Si je ne suis deçu par la lune ou par l'ombre,
1590 C'est Thrasimond.

SCÈNE III.

Thrasimond, Ursace, Olimbre.

THRASIMOND

Amis, êtes-vous donc ici ?

URSACE

Seigneur, pouvez-vous rire et nous parler ainsi ?
Quoi, dans ce lieu funeste, et dans une aventure,
Qui demande des pleurs à toute la nature,
Ou vous perdez autant, que nous avons perdu ;
1595 Ou vous avez causé, ce mal non attendu ;
Vous pouvez rire ! Hélas dans ce malheur extrême,
Que fait votre vertu, votre amour, et vous-même ?

THRASIMOND

Elles vivent encor,

URSACE

Ô dieu que dites-vous !

OLIMBRE

Elles vivent !

THRASIMOND

Gardons ce secret entre nous,
1600 Elles vivent amis :

URSACE

Ô ciel je te rends grâce :

THRASIMOND

Vous demandez comment, que je vous satisfasse.
Lorsque l'impératrice avec son flambeau,
Eut embrasé ce lieu que l'on croit son tombeau,
Elle se retira dans une galerie,
1605 Pendant que Genséric exerçait sa furie,
Que l'on rompa la porte, et que d'autre côté,
Le feu jusques au dôme, était déjà monté.
Là, si près de sa fin, cette généreuse âme,

Regardait approcher, et sa mort, et la flamme,
1610 Et sans étonnement attendait le trépas,
Que tout le monde craint, et qu'elle ne craint pas.
Lorsque considérant, l'une et l'autre princesse,
Elle vit dans leurs yeux une telle tristesse,
Une telle douleur d'aller sitôt mourir,
1615 Que son affection voulut les secourir.
La pitié la surmonte, et dans cette aventure,
Sa générosité, le cède à la nature :
Et sentant que son coeur ne pourrait achever,
Oui (dit-elle) il faut vivre, afin de vous sauver.
1620 Ainsi dans ce peril, et dans cette rencontre,
Elle prend un tapis que le bonheur lui montre,
L'attache à la fenêtre, en ces extrémités ;
Fait descendre au jardin ces deux jeunes beautés,
Les anime à cela, les soutient par derrière,
1625 Enfin les met à terre, et descend la dernière.
Là, les arbres touffus, et l'ombre de la nuit,
En la favorisant font qu'elle les conduit,
Jusques au pavillon où Talerbal sommeille,
(c'est un vieux jardinier) elle appelle, il s'éveille ;
1630 Il ouvre, elle entre, il reste étonné de la voir ;
Il lui promet pourtant, un fidèle devoir ;
Elle lui jure aussi, pourvu qu'elle me voit,
De le récompenser ; bref elle me l'envoie :
Il me trouve, j'y vais, je lui parle un moment ;
1635 Je retourne aussitôt à mon appartement,
Afin de donner ordre aux choses nécessaires :
Ainsi voila l'état où j'ai mis nos affaires ;
Jugez après cela, si vous avez raison,
D'accuser vos amis, d'aucune trahison.

URSACE

1640 Pardonnez s'il vous plaît, à ma douleur trop forte.
Vous savez qu'un torrent quelques fois nous emporte,
Et que sa violence, en son commencement,
Détruit, ravage, entraîne, et perd tout aisément.
Enfin, si j'ai failli, qu'on m'ordonne un supplice :
1645 Mais seigneur, en quel lieu reste l'impératrice ?

THRASIMOND

Elle est sous une voûte assez proche d'ici :
À moi, madame, à moi ;

URSACE

Ciel !

SCÈNE IV.
L'Impératrice, Thrasimond, Olimbre,
Placidie, Ursace, Eudoxe.

L'IMPERATRICE

Seigneur, nous voici :
Mais avec tant de crainte, et tant d'inquiétude,
Que je crois que la mort n'a rien qui soit plus rude.

THRASIMOND

1650 À quelque extrémité que ce mal puisse aller,
Olimbre que voici, vous pourra consoler.

L'IMPERATRICE

Olimbre dites-vous !

PLACIDIE

Ha ma soeur, c'est lui-même :

OLIMBRE

Madame...

L'IMPERATRICE

Unique ami du seul homme que j'aime,
Ou pour mieux dire encor, de celui que j'aimais,
1655 Puisqu'il n'est plus vivant ; hélas, je perds la voix.
Ursace ne vit plus, et par toute l'Afrique,
Cette triste nouvelle, est désormais publique ;
Ursace enfin est mort :

OLIMBRE

Oui madame, et mourant,
Ce pauvre chevalier me dit en soupirant,
1660 D'une voix languissante, et d'un visage have,
Que je vinsse en son nom vous offrir cet esclave.

L'IMPERATRICE

Il le faut affranchir Olimbre.

OLIMBRE

Ha pour ce point,
Madame, assurez-vous, qu'il ne le voudra point.

L'IMPERATRICE

Sois libre mon ami,

URSACE

1665 Je vous ferai connaître
Que je vous garde un coeur, qui ne veut jamais l'être.

OLIMBRE

Je vous avais bien dit qu'il ne le voudrait pas.

L'IMPERATRICE

Que cette voix charmante, a de charmants appats !
Qu'elle est puissante au coeur, qu'elle est douce à l'oreille.
Confirmez-moi mes yeux une telle merveille.
1670 Est-ce vous cher Ursace ?

URSACE

Oui madame, c'est moi,
Trop content, trop heureux, puisque je vous revois.

L'IMPERATRICE

Hélas que de malheurs, traversent notre joie !

URSACE

Je les méprise tous, pourvu que je vous vois.

L'IMPERATRICE

Nous sommes en danger,

URSACE

Mais nous en sortirons,

L'IMPERATRICE

1675 Je crains pourtant beaucoup,

URSACE

Ha madame espérons,
Au pis aller, ma mort vous tirera de peine :

L'IMPERATRICE

Ô que cette parole, est encor inhumaine !

URSACE

Elle part de mon coeur, j'en atteste les cieux :

PLACIDIE

Madame il faut songer à sortir de ces lieux :

URSACE

1680 En effet, en ces lieux le danger est extrême :
Et bien que dans mon coeur l'amour le soit de même,
Si je vous en parlais en ce fâcheux moment,
J'aurais beaucoup d'amour, et peu de jugement.
Ne nous engageons point dans quelqu'autre disgrâce :
1685 Et puis, trop de témoins écouteront Ursace ;
La crainte et le respect, le feront taire ici ;
Mais sortons de ces lieux, et de Carthage aussi.

EUDOXE

Mais les difficultés m'en semblent assez fortes ;
Car le roi fait garder, et le havre, et les portes ;
1690 Et difficilement pourra-t-on nous sauver.

L'IMPERATRICE

Quel remede seigneur, espérez vous trouver ?

THRASIMOND

Déjà le roi touché d'un repentir extrême,
Déteste son amour, sa fureur et soi-même,
Il a fait prendre Aspar, il l'a fait enchaîner,
1695 Il médite la mort, qu'il lui fera donner ;
Il le nomme la cause, et l'auteur de son crime ;
Il dit que sa douleur est forte, et légitime ;
Que jamais ses esprits, ne seront consolés :
L'on a trouvé les os de ces gardes brûlés ;
1700 Et ne discernant pas les uns d'avec les autres,
Il les garde, il les baise, il les prend pour les vôtres,
Et pour les conserver comme un riche trésor,
Il les met sous un dais, et dans une urne d'or.
Car à peine (pressé d'une mortelle atteinte)
1705 Par le côté du parc la flamme fut éteinte,
À peine avec de l'eau cessa l'embrasement,
Qu'il fut chercher lui-même à votre appartement.
Enfin, plein de douleur, il soupire et proteste,
Que d'une injuste amour, aucun feu ne lui reste ;
1710 Et bref qu'il ne sent plus que ce qu'il doit sentir ;
C'est à dire le trait, d'un cuisant repentir,
Ainsi votre salut, n'est pas sans apparence.

OLIMBRE

Non madame, et mon coeur en conçoit l'espérance.
J'imagine un dessein, et sûr, et bien conduit ;
1715 Mais dans ce pavillon, allons passer la nuit,
Et qu'on me laisse après le soin de cette affaire ;
Le ciel m'inspirera, ce que je devrai faire.
Vous verrez que le roi me chérit autrefois,
Et qu'en la main de Dieu, se voit le coeur des rois.

L'IMPERATRICE

1720 J'y consens, et ce dieu redouble mon courage.

THRASIMOND

Soyez donc le pilote, en un si grand orage.

URSACE

S'il faut perdre quelqu'un, pour le salut de tous,
Ciel acceptez un coeur qui se présente à vous.



ACTE V

SCÈNE I. L'Impératrice, Ursace.

L'IMPERATRICE

Le jour est déjà grand,

URSACE

Oui madame,

L'IMPERATRICE

Il n'importe ;

1725 Il suffit seulement de fermer cette porte,
Que le feu qui dévore en bouleversant tout,
Pour nous favoriser, vient de laisser debout :
Car parmi ce débris, dont l'horreur épouvante,
On ne peut être vu de personne vivante,
1730 Parlez donc cher Ursace, et me dites pourquoi,
Vous avez souhaité vous voir seul avec moi.

URSACE

Madame, sur le point de rompre mon silence,
Je sens d'un mal secret, l'extrême violence,
Ma constance me quitte, et puis elle revient ;
1735 Votre intérêt m'anime, et le mien me retient ;
Je veux, je ne veux plus, et l'âme balancée,
Tâche inutilement, d'exprimer sa pensée.
L'amour lui rend la force, et puis la lui ravit ;
Par l'amour elle meurt, par l'amour elle vit ;
1740 Il la force à parler, il la force à se taire ;
Et l'un et l'autre enfin ne m'est plus volontaire.
Mais dans l'état douteux, où je suis en ce jour,
Il faut, il faut se vaincre, en faveur de l'amour :
Car si l'excès du mal, me fait perdre la vie,
1745 La douleur ne fera, que suivre mon envie ;
Je sais que le trépas me pourra secourir,
Il faut donc se résoudre, et parler pour mourir.
Assez votre grand coeur, généreux, et fidèle,
A témoigné pour moi, son amour, et son zèle,
1750 Et le mien serait lâche, et sans ressentiment,
S'il n'était satisfait, d'être aimé constamment.
Madame, c'est assez, et la raison s'irrite,

De voir que vous m'aimez plus que je ne mérite,
 Et que pour un sujet, et que pour un vassal,
 1755 Vous descendez du trône, et le traitez d'égal.
 Oui, vous êtes trop bonne, et lui trop temeraire ;
 Vous le deviez punir, quand il osa vous plaire ;
 Un juste châtement nous eut pû garantir,
 Vous d'un malheur si grand, et moi d'un repentir.
 1760 Mais puisque le passé jamais ne se rappelle,
 Faites que l'avenir, vous trouve moins rebelle ;
 Obéissez au sort, qui fait tout obéir ;
 Et n'aimez plus un coeur, que vous devez haïr.
 Oui vous devez haïr dans ce malheur extrême,
 1765 Celui que le ciel haït, et qui se haït soi-même,
 Mais qui dans la douleur dont il ressent les coups,
 Haissant et haï, n'aime pourtant que vous.
 Que votre majesté (s'il lui plaît) me pardonne :
 Je me punis assez du conseil que je donne ;
 1770 Je me fais plus de mal, que le sort ne m'en fait,
 Et je donne un conseil, dont ma mort est l'effet.
 Mais quoi je ne saurais vous souffrir davantage,
 En cet engagement, et vous voir à Carthage.
 Quittez, quittez Ursace, et recevez le roi :
 1775 Il est, il est plus grand, et plus heureux que moi ;
 Si vous portez un sceptre, il porte une couronne ;
 La misère me suit, la splendeur l'environne ;
 Bien qu'il ait moins d'amour, il a plus de pouvoir,
 Et je cède par force, ou plutôt par devoir.
 1780 Car ces murs tous noircis, où la flamme est éteinte,
 Par leur affreux aspect, renouvellent ma crainte.
 Ils me font souvenir des désordres passés,
 Et vous disent pour moi, madame, c'est assez.
 Ne vous engagez plus dans ma triste aventure ;
 1785 Ne vous exposez plus aux tourments que j'endure ;
 Vivez, vivez contente, et me laissez mourir,
 Et pour vous rendre libre, et pour me secourir.
 Ainsi jamais le sort, n'ébranlé votre gloire,
 Et puisse un malheureux, vivre en votre mémoire ;
 1790 C'est l'unique bonheur qu'il ose désirer,
 Si sans excès d'orgueil, il y peut aspirer.
 Hélas la voix me manque, en cet état funeste ;
 Mais le cours de mes pleurs, vous dira bien le reste ;
 Oui lisez dans mes yeux, et la rigueur du sort,
 1795 Et la force d'amour, et l'arrêt de ma mort.

L'IMPERATRICE

Ursace un tel discours me surprend davantage,
 Que n'ont fait tous les maux qu'on m'a fait à Carthage.
 Je ne l'attendais pas d'un coeur si généreux,
 D'un coeur si magnanime, et d'un coeur amoureux.
 1800 Quoi vous m'abandonnez ! Et votre âme est capable
 De former un dessein, qui la rend si coupable !
 Vous pouvez seulement en avoir le penser !
 Vous pouvez l'avoir dit, vous pouvez m'offenser !
 Ha si vous le pouvez vous n'êtes plus Ursace,
 1805 Et je souffre en cela ma dernière disgrâce ;
 Car la perte du trône, et de la liberté,
 Me sont moins que l'espoir que vous m'avez ôté.
 Au milieu des malheurs, cette chère espérance,

1810 Consolait mon esprit, soutenait ma constance,
Et mon coeur opposait, lorsqu'il voulait finir,
À son malheur présent, l'espoir de l'avenir.
Mais hélas aujourd'hui princesse infortunée,
Quitte Ursace et l'espoir, qui t'ont abandonnée ;
Quitte encore le jour, puisqu'on cesse d'aimer ;
1815 Et rallume le feu qu'on te vit allumer.
À la mort, à la mort, Ursace est infidèle ;
Il fuit notre infortune, il est ennuyé d'elle ;
Il nous ôte son coeur, il se dérobe à nous ;
Notre sort est funeste, il en cherche un plus doux ;
1820 Ne nous opposons point, à sa bonne fortune ;
Permettons lui d'éteindre un feu qui l'importune ;
Un feu qu'il appréhende, et qu'il juge fatal ;
Et souffrons qu'il s'en aille, à son pays natal.
Partez donc cher Ursace, abandonnez l'Afrique ;
1825 Rendez un sénateur à notre république ;
Laissez mourir Eudoxe, en ce bord étranger ;
Il n'importe, partez, évitez le danger.
Vous le voulez ainsi, j'y consens, je vous cède ;
Mais dans le désespoir, qui mon âme possède,
1830 Souvenez-vous Ursace, en me disant adieu,
Que vous laissez Eudoxe en ce funeste lieu :
Qu'elle y voulut mourir, pour vous être fidèle,
Et qu'elle y va mourir pour être toujours telle.

URSACE

Ha madame cessez d'outrager mon amour :

L'IMPERATRICE

1835 Mais vous même cessez de me priver du jour.

URSACE

C'est pour vous conserver, que je me perds moi-même :

L'IMPERATRICE

L'on n'agit point ainsi, quand il est vrai qu'on aime.

URSACE

En pouvez-vous douter ?

L'IMPERATRICE

Puis-je n'en douter point ?

URSACE

M'estime-t-on si peu ?

L'IMPERATRICE

Me hait-t-on à tel point ?

URSACE

1840 Quoi, ma fidélité ne vous est pas connue !
Mais si vous en aviez qu'est elle devenue ?

URSACE

Je l'ai toujours madame, et veux toujours l'avoir.

L'IMPERATRICE

Mais elle est sans courage,

URSACE

Ciel, Ursace me quitte, et me quittant, il m'aime !
Ou plutôt sans pouvoir.

URSACE

1845 Le véritable amant, n'agit point pour soi-même.

L'IMPERATRICE

Agissez donc pour moi,

URSACE

Mon Ursace, Je le crois faire aussi,

URSACE

Madame,

L'IMPERATRICE

Hélas restez ici.

URSACE

J'y voulais rester mort, mais puisqu'on me l'ordonne,
J'y resterai vivant, et vous êtes trop bonne.

SCÈNE II.
Thrasimond, L'Impératrice, Olimbre, Ursace.

THRASIMOND

1850 Madame, assurement voici venir le roi :

L'IMPERATRICE

Dieu par quelle raison ?

OLIMBRE

N'en ayez point d'effroi ;
Tant mieux ; c'est en ce lieu qu'on verra mon adresse,
Cachons-nous promptement, puisque le temps nous presse :

URSACE

Ciel, qu'est-ce que je fais ; et qu'est-ce qu'il fera !

L'IMPERATRICE

1855 Rien que la seule mort ne nous séparera.

SCÈNE III.
Genséric, Olicharsis.

GENSERIC

Stances.

Si le regret d'un sacrilège
Peut obtenir le privilège,
D'être souffert aux lieux, qui virent son erreur :
Hélas ombres dolentes,
1860 Sachez qu'étant pressé de douleurs violentes,
Je viens vous immoler un qui me fait horreur,
Et m'immoler moi-même, à ma juste fureur.
Ici fut commis notre crime,
Ici le remords légitime,
1865 Le conduit à la mort, et m'y conduit aussi :
Mais ô faible allégeance !
Pour un crime si grand, c'est trop peu de vengeance ;
Un si juste courroux, ne s'éteint pas ainsi ;
C'est trop peu d'une mort, mourons cent fois ici.
1870 Funeste objet, cendre adorable,
Dans la douleur incomparable,
Qui traverse mon âme, écoutez mes propos :
Hélas, quoiqu'insensible,
Témoignez à mon cœur, au moins s'il est possible,
1875 Que vous voulez ma mort, pour me mettre en repos,
Et que votre urne serve, à mettre aussi mes os.
Ô discours sans raison, dont l'orgueil est insigne !
Je demande un honneur, dont je suis trop indigne :

Si le lâche assassin par son funeste abord,
1880 Renverse la nature, et fait saigner un mort,
Indubitablement cette cendre à la vue,
D'un perfide meurtrier, serait encor émue.
Ha ne l'approche point, barbare sans pitié,
Qui ne connut jamais la parfaite amitié :
1885 Laisse, laisse en repos, cette cendre fidèle ;
Tu ne merites pas, de mourir auprès d'elle ;
Garde-toi bien de mettre en un même tombeau,
Le corps de l'innocent et celui du bourreau.
Loin, profane, loin d'elle, et loin de ces rivages,
1890 Va mourir au milieu de cent tigres sauvages ;
Et tiens pour assuré, qu'en ce lieu plein d'effroi,
Ils seront moins cruels et moins tigres que toi.
Hélas quel désespoir, s'empare de mon âme !
Ici ma violence, alluma cette flamme ;
1895 Ici ma violence, éteignit mon bonheur ;
Bref, ici je perdis le repos, et l'honneur.
Ha ne cesse jamais de souffrir et de plaindre ;
Elle devait régner, tu la voulais contraindre ;
L'amour ne peut venir que par la volonté,
1900 Et tu lui ravissais repos, et liberté.
Injuste passion, amour lâche, et funeste,
Pire que le poison, et pire que la peste,
Par toi j'ai fait un crime horrible au souvenir,
Que même tout l'enfer ne peut assez punir.
1905 Hélas ces bâtiments en sont de tristes marques !
Meurs la honte du siècle, et l'horreur des monarques ;
Meurs pour te délivrer de ces pressants remords,
Et pour cacher au moins ton crime entre les morts,
Si le temps et la mort ont une ombre assez noire,
1910 Pour dérober un jour, ton crime à la mémoire.

OLICHARSIS

Seigneur, consolez-vous, ce juste repentir,
Que votre majesté commence de sentir,
Chez la postérité sauvera votre estime ;
Aussi n'êtes-vous point la cause de ce crime ;
1915 Tout le monde vous plaint, chacun en sait l'auteur.

GENSERIC

Ha sage Olicharsis, je crus trop un flatteur !
Hélas heureux les rois, hélas heureux les princes,
Qui pour se délasser du faix de leurs provinces,
Rencontrent un ministre, et sage, et généreux,
1920 Qui sans penser à soi, veut s'immoler pour eux ;
Qui leur donne toujours des avis profitables,
Qui rend en tous endroits leurs armes redoutables,
Qui fait craindre leur nom, chez tous les étrangers,
Et qui ne craint pour eux, ni travaux ni dangers.
1925 Qui cherche à leur valeur, de nouvelles matières ;
Affermit leurs états, recule leurs frontières ;
Qui fait de leur honneur, son unique souci ;
Hélas heureux les rois, qui le trouvent ainsi.
Traître tu fus bien loin de ces nobles maximes !
1930 Ton esprit criminel, me conseilla des crimes,
Indignes de mon rang, et bien dignes de toi ;

Mais qui m'ayant perdu, te perdront avec moi.
Tu m'as ôté l'honneur, tu m'as ôté la joie,
Par toi de cent vautours, mon coeur devient la proie,
1935 Tu m'as fait malheureux, tu m'as désespéré,
Mais aussi ton supplice est déjà préparé ;
Je verrai t'arracher ce coeur rempli de vice ;
Ce coeur où fut toujours la fraude, et l'artifice ;
Je veux voir ce perfide, encor tout palpitant,
1940 Mourir aux yeux de tous, lui qui se cachait tant.
Mais l'indigne vengeance, après un tel outrage !
Il faut plus noblement témoigner à notre âge,
Que nous savons venger, que nous savons punir ;
Notre coeur a pêché, notre coeur doit finir ;
1945 Il n'est pas innocent, qu'il ne soit pas sans peine ;
Satisfaisons ensemble, et l'amour, et la haine ;
Mourons, faisons mourir, perdons, et perdons nous,
Mais hélas pour nous deux, le trépas est trop doux.
Ciel, Olimbre paraît ! Le voila qui s'approche.

SCÈNE IV.

Genséric, Olimbre.

GENSERIC

1950 Viens, viens percer mon coeur par un sanglant reproche,
Viens voir, hélas viens voir, en cette occasion,
Mon front couvert de honte, et de confusion.
C'est là que tu verras les marques de mon crime :
C'est là que tu verras ma douleur légitime ;
1955 Oui c'est là cher ami, que ton oeil pourra voir
Les marques de ma rage, et de mon desespoir :
Mais hélas, c'est ici, que par ma perfidie,
Ton coeur en arrivant, trouve sa Placidie ;
Oui ses cendres y sont, venge-la, venge-toi,
1960 Ne considère point la qualité de roi ;
Que cet objet t'émeuve, et te porte à me plaire ;
contente mon désir, avec ta colère ;
Ici tu vois ta perte, et qui te la causa ;
Imite un assassin, ose ce qu'il osa ;
1965 Ta fureur sera juste, et la sienne est coupable ;
Rejette la pitié, dont il fut incapable ;
L'honneur te le commande, et ton amour aussi ;
Et le coeur affligé, qui t'en conjure ici.

OLIMBRE

1970 Quand j'aurais plus perdu, que l'on ne croit encore,
Mon coeur qui vous connaît, mon coeur qui vous honore,
Serait dans le devoir, à votre auguste aspect :
Mais si je puis parler sans perdre le respect,
J'ose dire seigneur, en rompant mon silence,
Que votre procédure eut trop de violence :
1975 Votre humeur en cela, perdit bien sa bonté :
Quoi, prétendre seigneur, forcer la volonté !
Ce rare privilège, et que le ciel nous donne !
Que votre majesté m'écoute et me pardonne,
Il est vrai qu'elle eut tort, d'aspirer à ce point,

1980 Et de vouloir forcer, ce qu'on ne force point.
Et puis, la qualité si haute, et si sublime,
En cette occasion, augmente encor le crime ;
Le sang de tant de rois, devait toucher un roi :
Mais, dois-je dire tout ? Oui seigneur je le dois :
1985 Ce qui rend aujourd'hui, votre erreur sans égale ;
C'est que vous violez la parole royale,
Que vous aviez juré de servir constamment,
Celle que vous perdez dans votre aveuglement.
Qui voudra s'assurer aux promesses d'un prince,
1990 Qui feignant d'assister, usurpe une province,
Et contraint à mourir les princes alliés ?
Jugez après cela, si vous vous oubliez.
Et si la renommée en semant cette histoire,
Peut manquer de ternir l'éclat de votre gloire.
1995 Que ne dira-t-on point, après un tel malheur ?
Seigneur votre intérêt, fait toute ma douleur :
Vous perdez un éclat, si rempli de lumière,
Que la seconde perte égale la première :
Oui, vous perdez l'honneur, pour suivre un vain désir,
2000 Et vous trouvez la peine en cherchant le plaisir.

GENSERIC

Ciel, en cet accident je la rencontre telle,
Qu'elle m'obligerait, me devenant mortelle.
Je ne puis plus souffrir ce triste souvenir ;
Ce lamentable objet, qui vient pour me punir ;
2005 L'épouvante et l'horreur occupent ma pensée ;
Mon oeil ne voit plus rien, que ma faute passée ;
Elle me suit partout, je la trouve en tous lieux ;
Trois fantômes brûlés, s'offrent devant mes yeux ;
Je les vois languissants, je les vois dans les flammes ;
2010 Pardon, hélas, pardon, ô généreuses âmes ;
Ne me reprochez plus, l'erreur que vous blâmez ;
Ne me présentez plus, vos beaux corps consumés ;
Retirez cet objet, qui m'ôterait la vie ;
Et songez que la mort est toute mon envie ;
2015 Qu'en vous offrant à moi, vous venez me l'offrir,
Et que vous me devez laisser vivre, et souffrir,
Car je viens de me rendre en vous osant poursuivre,
Indigne de mourir, comme indigne de vivre.

OLIMBRE

2020 Seigneur, ce repentir qui paraît en ce jour,
Est encore un effet, de la première amour.

GENSERIC

Nullement, j'ai banni cette amour criminelle,
Aussi bien que l'espoir, que j'avais mis en elle :
Ce n'est qu'un sentiment, d'horreur et de pitié.

OLIMBRE

Mais l'amour quelques fois, ne paraît qu'amitié.

GENSERIC

2025 Je sais leur différence, et les dois bien connaître.

OLIMBRE

Ce premier fort souvent, se cache comme un traître.

GENSERIC

Ha je le connais trop, pour l'endurer en moi.
Vous savez bien pourtant, qu'il est plus fort qu'un roi.

GENSERIC

Oui qu'un roi suborné, par la voix d'un infâme ;
2030 Mais après mes malheurs, il n'est plus dans mon âme.

OLIMBRE

Quoi seigneur, si tôt libre, et si tôt dégagé ?

GENSERIC

Mon coeur n'est plus esclave, il n'est plus qu'affligé.

OLIMBRE

Quoi déjà sans amour ! Est-ce vous que j'écoute ?

GENSERIC

Oui c'est moi qui m'offense, en remarquant ce doute ;
2035 Quand il arriverait par le pouvoir des cieus,
Qu'Eudoxe une autrefois se montrât à mes yeux,
Et que par un prodige, aussi grand qu'impossible,
En sortant du sépulcre, elle devint sensible,
Quand elle paraîtrait avec tous ses appats ;
2040 Mon coeur l'honorerait, et ne l'aimerait pas.

OLIMBRE

Seigneur l'objet présent, a beaucoup de puissance.

GENSERIC

Ha tu ne connais pas quelle est ma repentance !
Ha tu ne connais pas quel est le changement,
Qu'aujourd'hui la raison a fait en un moment !
2045 Mon coeur est pour jamais incapable du crime,
Qui cause un repentir, si grand, si légitime ;
Mais repentir tardif, tu ne me sers de rien !
Mon mal est sans remède, et je le connais bien ;
Il faut que la fureur succède à la manie,
2050 Et qu'éternellement mon âme soit punie ;
Et que le désespoir, ne m'accorde jamais,
Dans un trouble si grand de trêve ni de paix,
Si la mort ne me rend ma liberté première,
Indigne que je suis, de voir plus la lumière.
2055 Ha l'horreur de mon crime occupe tous mes sens ;

Je succombe à la fin, sous les maux que je sens ;
Chères âmes pardon, et du ciel où vous êtes,
Regardez dans mon coeur, tout ce que vous y faites ;
Voyez-y mon regret, voyez-y ma douleur ;
2060 Voyez que mes pêchés n'y mêlent rien du leur ;
Voyez si ce regret, est grand, et véritable ;
Et si votre bonté me le rend profitable,
Si vous me voulez faire un agréable don,
Accordez à mes pleurs, accordez un pardon,
2065 Qui m'ôte avec le jour, des sentiments si sombres.

SCÈNE DERNIÈRE.

**Olimbre, Genséric, L'Impératrice, Ursace,
Thrasimond.**

OLIMBRE

Voici, voici seigneur, ces bienheureuses ombres,
Qui viennent accorder à votre majesté,
Le pardon qu'elle implore et qu'elle a mérité.

GENSERIC

Juste ciel !

OLIMBRE

Oui seigneur leur désir est le vôtre ;
2070 Mais en prenant un bien, accordez-en un autre ;

GENSERIC

Que vois-je ?

L'IMPERATRICE

C'est seigneur, qu'il vous plaise aujourd'hui ;
Puisqu'Ursace est vivant, que je sois toute à lui.
Il tient depuis longtemps ma parole engagée,
Et mon affection ne peut être changée.
2075 Ne tâchez plus de rompre un lien éternel,
Qui joignit nos deux coeurs, d'un serment solennel.
Accordez à ce coeur qui soupire et qui tremble,
Que nous puissions enfin vivre ou mourir ensemble.
Je sais que votre amour me faisait trop d'honneur,
2080 Et qu'en vous refusant, je refuse un bonheur,
Qui passe mon mérite, et qui me rend coupable ;
Mais je refuse un bien dont je suis incapable :
Je ne puis être à vous, je ne suis plus à moi ;
Et tout coeur généreux, n'engage qu'une foi :
2085 Grand prince, grand monarque, accordez ma requête ;
Ainsi jamais danger n'approche votre tête,
Ainsi toujours la gloire, accompagne vos pas,
Et vous rende immortel, après votre trépas.

THRASIMOND

Ce fils qui fut si cher à la bonté d'un père,
2090 Demande cette grâce, ou plutôt il l'espère :

Mais il demande encor, en ce bienheureux jour,
Que son père et son roi, consente à son amour.
Puisque la belle Eudoxe, a reçu son service.

OLIMBRE

C'est ici, c'est ici qu'il faut qu'on accomplisse
2095 Ce qu'un roi généreux, m'a promis tant de fois :
Suivez donc mes avis, ô le plus grand des rois ;
La justice en cela, rend ma voix plus hardie,
C'est ce que je demande avec Placidie ;
Comblez-moi de plaisir, en vous comblant d'honneur,
2100 Et sauvez votre gloire, en sauvant mon bonheur.

URSACE

Ô prince qu'à bon droit tout l'univers renomme,
Ici doit la vertu, vaincre un vainqueur de Rome,
Ici vous surmontant, sachez que sans flatter,
Vous surmontez celui, qu'on ne peut surmonter.
2105 Que c'est la plus illustre, et plus noble victoire,
Et la seule qui peut couronner votre gloire.
Du haut du Capitole, où parût votre bras,
Votre illustre nom vole, aux plus lointains climats.
Oui du grand Genséric, ce vrai foudre de guerre,
2110 On revère le nom, aux deux bouts de la terre,
Gardez donc de ternir un éclat sans pareil,
Qui s'étend aussi loin que celui du soleil.
Et ne vous ôtez pas, cette gloire suprême
Que vous ne perdrez point, si ce n'est par vous-même :
2115 Souvenez-vous seigneur, puisque chacun vous voit,
Et de l'impératrice, et de ce qu'on lui doit.
Pour moi de qui l'orgueil, attaquait votre armée,
Pour le seul intérêt de la personne aimée,
Et qui sans craindre ensuite, un si juste courroux,
2120 Ait la temerité, de me montrer à vous ;
Je ne demande rien pour moi, mais tout pour elle ;
Sauvez-la, perdez moi, la mort n'est point cruelle
Après tant de douleurs, et tant de maux soufferts ;
Enfin je suis à vous, et j'ai déjà des fers.

GENSERIC

2125 Ciel, il n'en faut point tant, pour une âme affligée,
Que le seul repentir, avait assez changée !
Esclave généreux, espère, et ne crains rien,
Je ne m'oppose plus à votre commun bien ;
Et je ne prétends plus d'une vertu si haute,
2130 Rien, sinon que l'oubli puisse effacer ma faute ;
Madame, accordez-le par grâce, et par pitié :

L'IMPERATRICE

Seigneur, je vous l'accorde, avec notre amitié.

GENSERIC

Adorable bonté, bien digne de l'empire !

L'IMPERATRICE

2135 Vous savez dès longtemps que Marcian soupire,
Et dans Constantinople il faut l'aller trouver,
Pour le charmer du bien, qui nous vient d'arriver.

GENSERIC

Oui, mais auparavant il faut que dans Carthage
Nous achevions demain ce triple mariage,
Après tant d'accidents, le plutôt vaut le mieux :
2140 Mais quel infâme objet, s'offre encore à mes yeux ?
Qu'on ôte ce méchant, ce vrai monstre d'Afrique,
Et qu'on le sacrifie à la haine publique.

L'IMPERATRICE

Non seigneur son exil est assez rigoureux,
Ne marquez point de sang, ce beau jour tant heureux.

GENSERIC

2145 Va donc, et va si loin, qu'aucun ne te revoit.
Mais ce funeste lieu, semble empêcher ma joie :
Sortons, et m'apprenez en cet heureux moment,
Quel ange vous sauva de cet embrasement.

URSACE

2150 Ciel, enfin vous rendez ma gloire souveraine,
Et mon contentement, surpasse bien ma peine !
Que soyez vous bénit, et que le soit par moi,
Et la vertu d'Eudoxe, et la bonté du roi.

FIN

Privilège du roi

Achevé d'imprimé le 2ème jour de janvier 1641.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].